N° 120 SEPTEMBRE 1929.

# LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Directeur : M.-V. BERNADOT, O. P.

## LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

## Dieu contemplé dans son image

### I

### L'IMAGE DE DIEU

« Que j'ai commencé tard à vous aimer, beauté si ancienne et si nouvelle! soupirait saint Augustin. Que j'ai commencé tard à vous aimer! Et pourtant vous étiez au dedans de moi; mais, hélas! j'étais moi-même au dehors. C'était en ce dehors que je cherchais (1). »

L'épouse du Cantique commettait la même erreur, à en croire le commentaire de saint Thomas d'Aquin (2). Elle s'en allait par la ville et par la campagne à la poursuite de son divin Époux, le demandant à tous ceux qu'elle rencontrait, l'appelant elle-même à grands cris. « Indiquez-moi où vous reposez pendant les ardeurs du jour en son midi. » Que lui-répond-il? « *Ignoras te, o pulcherrima!* » Il lui dit qu'elle s'ignore elle-même; car si elle se connaissait, elle chercherait son Dieu en elle. Puis il loue la

(1) *Confessions*, l. X, ch. 27. — (2) In Cantic., cap. 1.

disparaître. Pour expliquer de tels faits il faut évidemment qu'il existe en nous quelque chose de distinct de la matière et de supérieur à elle.

A l'aide de cet esprit qui constitue sa vie profonde, l'homme arrive à connaître et affirmer l'existence d'un Esprit souverain qui joue d'une certaine façon à l'égard de l'univers entier le rôle qu'il joue lui-même dans les étroites limites de son corps. Il découvre, il proclame qu'il doit y avoir nécessairement un ordonnateur, un Esprit qui préside aux évolutions du monde. *Mens agitat molem.* Le livre saint, partant de l'Être suprême, nous dit que Dieu a fait l'esprit humain à son image. Et la philosophie nous montre que l'esprit humain, partant de soi-même, reconnaît finalement le Dieu auquel il ressemble. Ceci est la contre-partie de cela. La même vérité se présente à nous sous deux aspects.

Je ne puis mieux concevoir Dieu que d'après mon esprit. Si toute créature, par le fait même qu'elle est, représente un peu celui qui est, si les êtres plus perfectionnés jouissent de la vie et me font dès lors penser au premier des vivants, seul mon esprit, au suprême degré des êtres de ce monde, peut être reconnu comme une image de Dieu. Car il n'y a image vraiment que si l'on dépasse le plus possible les traits communs pour en venir à représenter les caractéristiques spéciales qui différencient un être, le mettent à part, font qu'il est proprement lui-même (1). De tout ce qui est à notre portée rien n'imite Dieu comme notre esprit.

Il imite la nature de Dieu et nous permet de nous faire une idée approximative de ses perfections infinies. C'est par ce moyen que nous ferons bientôt des principaux attributs divins l'objet de nos méditations.

(1) I^a^, qu. 93, a. 2.

Il imite même la vie mystérieuse de ces trois personnes dont la foi seule nous apprend l'existence, mais dont après coup nous reconnaissons l'image au fond de notre âme. Notre esprit avec son triple pouvoir de se souvenir, de penser et d'aimer, a de quoi nous représenter la sainte Trinité, c'est-à-dire la distinction des trois personnes qui se réunissent en une seule nature.

Mais pour que l'image se réalise assez bien, il faut que ces puissances de notre âme entrent en activité et prennent pour objet cette âme elle-même toujours présente à soi-même. Se repliant sur soi, notre âme se connaît donc et exprime ce qu'elle est, puis un amour s'ensuit, cet amour que chacun se porte tout naturellement. Ainsi Dieu le Père, se possédant tout entier de toute éternité, exprime tout ce qu'il est dans son Verbe éternel, et un éternel Amour en procède qui est personnifié dans l'Esprit-Saint. Voilà l'image véritable de Dieu, nous dit saint Augustin qui a poussé à fond cette analyse dans son Traité de la Trinité (1). C'est son portrait dans la mesure où l'on peut le reproduire.

Mais on ne s'arrête pas à un portrait. Le terme vers lequel il nous oriente et nous conduit, c'est la personne qu'il représente. Je regarde avec respect cette photographie, je m'agenouille devant cette statue, en considération de la personne qui s'y trouve reproduite. C'est à celle-ci que je pense en définitive, à elle vont mes hommages, en elle je me complais. Ainsi ne faut-il pas s'arrêter à son âme mais aller jusqu'à Dieu, se souvenir de ce Dieu à l'image duquel notre âme a été faite, s'appliquer à le connaître et à l'aimer. Œuvre d'autant plus facile que ce Dieu, notre Créateur, se trouve là mystérieusement au fond de notre âme. C'est même lui qui communique

(1) *De Trinitate*, l. XIV, n° 11.

actuellement à notre esprit cette lumière qui nous permet de le connaître, et ce penchant à l'aimer qui en procède naturellement. Après avoir donné pour objet à cette connaissance et à cet amour notre âme elle-même, passons donc à Dieu. Du portrait de Dieu en nous, élevons-nous jusqu'à Dieu qui nous attire à lui. « Nous parvînmes à nos âmes et nous les dépassâmes », dit saint Augustin racontant l'extase qu'il eut avec sa mère à la fenêtre d'Ostie (1).

C'est alors que commencera de s'esquisser l'image de Dieu la plus expressive, dit saint Thomas d'Aquin. Ne sait-on pas en effet que connaître un objet, c'est par définition se laisser impressionner par lui qui entre en nous d'une certaine manière par sa forme idéale? Dans la mesure même où modelé par l'objet nous devenons lui-même idéalement, dans cette mesure nous le connaissons. Puis, s'il y a lieu, l'amour de complaisance survient qui travaille à sa façon dans le même sens, nous transformant à la ressemblance de l'être aimé. La meilleure image de Dieu en nous sera donc celle qui s'opérera du fait que nous appliquerons notre intelligence à nous représenter sa beauté et que notre cœur s'émouvra d'amour pour lui (2).

Il est vrai que malgré la proximité de ce Dieu, plus présent à nous-même que nous-même, nous avons peine à le connaître et à l'aimer suffisamment pour que se réalise à la perfection cette image de la sainte Trinité. Nos facultés naturelles ne sont pas à la mesure de Dieu. Mais que Dieu leur accorde par don gratuit un surcroît d'énergie émanée de sa divine nature, et l'image à peine esquissée deviendra claire et belle. Ce chef-d'œuvre commence à se produire par la grâce ici-bas, et s'achève par la gloire dans le ciel (3). Nous arriverons finalement à voir Dieu tel

(1) *Confessions*, l. IX, ch. 10. — (2) *De Veritate*, qu. 10, a. 7.
(3) I^a^, qu. 93, a. 8, corp. et ad 3, a. 4.

qu'il est. C'est alors vraiment que nous lui serons semblables, comme le dit saint Jean (1).

En attendant, notre âme doit être pareille à l'eau profonde et tranquille du puits que l'homme a creusé devant sa demeure et où il se penche parfois pour y refléter son visage. Qu'elle se recueille et se tienne paisiblement appliquée à Dieu pour reproduire de mieux en mieux et de façon vivante la face adorable des trois personnes. « Pour nous, dit saint Paul, qui réfléchissons comme un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, par l'action de l'Esprit du Seigneur (2). »

## II

### « Celui qui est »

L'esprit que nous sentons en nous est uni à un corps. Cette union n'était pas nécessaire à son existence. Mais elle était utile pour le parfait épanouissement de sa vie. Laissé à lui-même en effet, notre esprit, ou, comme on dit plus souvent, notre âme, n'aurait eu qu'une connaissance intellectuelle trop appauvrie et une volonté bien inconsistante. N'est-ce pas un fait d'expérience courante que les âmes les moins douées ont plus que les autres besoin de comparaisons sensibles pour comprendre et des secours de la passion pour agir fortement? Les âmes supérieures elles-mêmes restent plus ou moins dans cette nécessité. Car nous sommes au dernier degré de cette échelle de Jacob où se tiennent en ordre ascendant pour aller jusqu'à Dieu tous les êtres spirituels. Mais afin de venir en aide à ce dernier-né de la famille des esprits, le Créateur lui a associé un corps organisé qui est le suprême

(1) I Joan., III, 2. — (2) II Cor., III, 18.

aboutissement de tout l'univers matériel, si bien qu'en l'homme se trouvent concentrés les deux mondes, le visible et l'invisible, pour se soutenir mutuellement. Le monde matériel s'élève dans le corps humain jusqu'à collaborer immédiatement à la vie spirituelle, et grâce aux expériences, aux émotions de la vie corporelle, les conceptions de notre esprit acquièrent une netteté et un relief qui leur manqueraient, les vouloirs de notre âme sont soutenus par des passions qui accroissent leur vigueur (1).

L'Esprit suprême, celui que nous appelons Dieu, ne connaît pas de nécessité pareille. C'est un esprit pur. Comment aurait-il un corps d'ailleurs? Tout composé n'existe que si une cause qui lui est antérieure en réunit les éléments. La cause première, celle qui ne tient rien de personne, doit donc être absolument simple. Dans toute la plénitude de sens que comportait ce mot sur les lèvres de Jésus parlant à la Samaritaine, Dieu est esprit (2), c'est un pur esprit. Il ne faut pas que le langage imagé de la Bible nous donne le change. Nous ne devons pas prendre pour la réalité divine les apparences corporelles que Dieu a pu revêtir pour se manifester à Abraham, à Moïse ou à d'autres. Il n'a pas de mains, bien qu'on dise qu'il a pétri le corps d'Adam; il n'a pas de langue pour appeler, bien que plusieurs aient entendu sa voix; il n'a pas d'yeux ni d'oreilles, il n'a pas davantage d'expériences sensibles ni d'émotions passionnelles comme nous. De tout cela il n'a pas besoin pour voir et entendre, connaître, vouloir et réaliser parfaitement ses desseins. « Celui qui a planté l'oreille n'entendrait-il pas? dit le psalmiste. Celui qui a formé l'œil ne verrait-il pas? Celui qui donne à l'homme l'intelligence ne connaît-il pas? (3) » Celui qui nous four-

(1) Qu. disp. de anima, a. 8; I^a, qu. 89, a. 1; I^a II^ae, qu. 24, a. 3. — Cf. P. Gardeil, O. P., *La structure de l'âme et l'expérience mystique*, t. I, p. 6-7.
(2) Joan., IV, 24. — (3) Ps. XCIV, 9-11.

nit la capacité de vouloir et d'agir en serait-il dénué? Mais chez lui cela reste tout spirituel.

Entre lui et nous s'étagent en hiérarchies nombreuses des multitudes d'autres esprits que nous appelons les anges. Esprits plus ou moins parfaits, mais qui tous ont ceci de commun d'être aussi des esprits purs. Il ne suffit donc pas pour distinguer Dieu de toutes les créatures de dire qu'il est un pur esprit. Alors quel est son nom, son nom propre? Lui-même l'a révélé à Moïse le jour où il lui confia sa mission merveilleuse. « Moïse dit à Dieu : Quand j'irai vers les enfants d'Israël et que je leur dirai : le Dieu de vos pères m'envoie vers vous, s'ils me demandent quel est son nom, que leur répondrai-je? Et Dieu dit à Moïse : « *Je suis Celui qui suis.* C'est ainsi, ajouta-t-il, que tu répondras aux enfants d'Israël : *Celui qui est* m'envoie vers vous. Celui qui est (en hébreu Jahvé, dont on a fait Jéhovah). C'est là mon nom pour l'éternité (1). »

Lorsque Dieu répétait à sainte Catherine de Sienne : « Je suis Celui qui est », il ajoutait : « Tu es celle qui n'est pas. » Il aurait pu parler de même au plus grand de ses anges et lui dire en vérité : « Tu es celui qui n'est pas, car tu n'as pas l'existence en propre comme chose due à ta nature. Ce que tu es n'exige pas que tu sois. Tu pourrais rester dans l'ordre des possibilités sans être jamais réalisé. Tu existes de fait parce que je t'ai communiqué et que je te conserve l'existence. Chez moi l'existence s'identifie à la nature. J'existe par moi-même. Seul, je suis celui qui est (2). »

D'autre part les autres qualificatifs que l'on attribue à Dieu expriment une perfection déterminée, circonscrivent un aspect de sa nature suivant la manière imparfaite dont nous la concevons. En appelant Dieu de ce nom sous

(1) Exod., III, 14-15. — (2) I^a, qu. 3, a. 4.

lequel il s'est révélé, « Celui qui est », nous exprimons plus fidèlement sa réalité plénière. En disant qu'il est l'Être même, de façon absolue et général, nous disons plus proprement quelle est sa nature. C'est l'Océan infini de l'Être, comme l'appelait saint Jean Damascène.

Il ne s'agit pas sans doute d'un infini d'étendue corporelle, tel que l'évoque cette image de l'Océan, mais d'un infini spirituel de perfection. Dieu n'est enserré par aucune limite spatiale, certes. Mais aucune limite quelconque ne le restreint. Chez la plus belle des créatures l'être est borné par la nature même de cette créature, car c'est l'être de telle nature déterminée dans laquelle il est reçu, et par laquelle dès lors il est limité. L'Être de Dieu n'est pas réduit de la sorte. Il n'est pas l'être d'une nature bornée. Il est l'Être même subsistant à l'état pur (1).

N'allons pas confondre une telle indétermination avec celle d'une matière première qui peut prendre successivement toutes les formes, mais qui d'elle-même en est totalement dépourvue, toute proche du néant. Dieu n'est pas ainsi une pure potentialité, il est tout en acte, souverainement réalisé. Et cela transporte notre esprit à l'autre extrême, de l'extrême indigence à la perfection suprême. Dieu n'est pas inférieur mais supérieur à toute détermination.

C'est parce qu'il jouit ainsi de la plénitude de l'être que Dieu est immuable. « Je suis le Seigneur et je ne change pas », dit-il par la bouche du prophète Malachie (2). Changer, c'est cesser d'être ce qu'on était pour devenir ce que l'on n'était pas. Or l'être absolument parfait ne peut évidemment ni acquérir une perfection nouvelle, ni perdre celle qu'il a. Encore que nous ayons peine à nous représenter cette immutabilité divine, ne connaissant pas

(1) I^a, qu. 7, a. 1. — (2) Malach., III, 6.

d'être qui vive de cette sorte, nous savons du moins que la vie profonde, la vie des grands esprits, des grands penseurs est la moins agitée de toutes, et nous entrevoyons que la vie suprême, qui possède d'emblée tout en elle-même, puisse être d'une sérénité parfaite, d'une complète stabilité.

D'anciens philosophes, dit saint Thomas, avaient été amenés par leur seule réflexion à reconnaître cette vérité que Dieu, de qui procède le mouvement de tout l'univers, est parfaitement immobile. Certaines expressions de la Bible ou de la liturgie qui semblent affirmer le contraire sont des façons de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre. Quand on dit que Dieu s'approche de nous ou s'en éloigne, c'est une métaphore comme lorsque nous disons que le soleil entre dans notre maison ou en sort. Le changement est tout de notre côté. Nos prières fléchissent Dieu, disons-nous encore, et il retire un décret qu'il avait d'abord porté. Il faut bien comprendre qu'en nous seuls se trouve toute la modification. Nous évoluons sous la dépendance du Dieu immuable. Et cela ne l'influence pas plus que l'apparition, l'épanouissement et la mort d'une fleur dans les champs ne modifie le soleil dont dépend toute la vie de cette humble fleur.

« Tout don excellent, écrit saint Jacques, toute grâce parfaite descend d'en haut, du Père des lumières, en qui n'existe aucune vicissitude ni ombre de changement (1). Beaucoup de projets s'agitent dans le cœur de l'homme, mais c'est le dessein de Dieu qui s'accomplit (2). Ses desseins subsistent à jamais (3). Il n'est pas un homme pour se repentir (4). Restant le même, il renouvelle toutes choses (5). Mon Dieu, au commencement vous avez fondé

(1) Jacob, I, 17. — (2) Prov., XIX, 21. — (3) Ps. XXXIII, 11. — (4) I Reg., XV, 29. — (5) Sap., VII, 27.

la terre et les cieux sont les ouvrages de vos mains. Ils périront, mais vous subsistez. Ils s'useront tous comme un vêtement, vous les changerez comme un manteau et ils seront changés, mais vous restez le même et vos années n'ont point de fin (1). »

L'immuable est aussi l'éternel. Sur l'éternité de Dieu le psalmiste a d'autres paroles non moins impressionnantes : « Avant que les montagnes fussent nées et que vous eussiez formé la terre et le monde, de l'éternité à l'éternité, vous êtes, ô Dieu. Mille ans sont à vos yeux comme le jour d'hier quand il passe et comme une veille de la nuit (2). Le Seigneur est avant tous les siècles et il subsistera à jamais, dit le Sage (3). » Pour se faire une idée de l'éternel, il ne suffit pas de multiplier des milliards et des milliards d'années dans le passé et dans l'avenir, il ne suffit même pas d'imaginer une vie qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de terme, il faut penser à cette vie immuable qu'est la vie divine, cette vie qui se possède toute à la fois dans sa plénitude. Le temps mesure l'écoulement des êtres qui arrivent à l'existence et qui passent. Mais l'Être de Dieu est tout entier présent à lui-même dans un instant immobile. C'est cela, l'éternité. Une parole de Notre-Seigneur l'exprime d'une manière saisissante : « En vérité, en vérité, je vous le dis : avant qu'Abraham devînt, je suis (4). » Je suis, c'est l'existence sans modalité de temps, l'existence éternelle de Dieu, opposée à l'existence acquise et fluante de l'homme.

L'insistance de notre contemplation à se fixer ainsi sur Dieu nous aidera à contracter des mœurs divines. S'il est conforme à notre nature d'avoir une sensibilité et des passions, nous imiterons du moins la spiritualité de Dieu,

(1) Ps. CI, 26-28. — (2) Ps. LXXXIX, 2-4. — (3) Prov., XLII, 21. — (4) Joan., VIII, 58.

en réglant en nous tout ce monde turbulent des servantes de l'esprit, qui tentent de réduire celui-ci à l'esclavage. Qu'il domine au contraire! C'est l'ordre voulu par le Créateur. L'âme doit utiliser les services que les sens peuvent lui rendre, mais non pas se laisser troubler par les mouvements désordonnés des passions. Pour cela qu'elle s'occupe d'abord de Dieu. Qu'elle s'éprenne d'amour pour cet Être parfait, le préférant à tout, si bien que rien ne puisse en détacher son cœur.

C'est en nous attachant de la sorte à Dieu que nous participerons aussi à son immutabilité, à son éternité, nous acheminant peu à peu dès ici-bas à cette communication parfaite qui nous sera accordée dans une vie meilleure. Sans doute notre vie humaine ne peut, comme celle de Dieu, s'épanouir dans un acte unique. Elle est forcément divisée et morcelée, elle se dépense en occupations multiples. Unifions-la du moins par une seule intention profonde, par la recherche de Dieu poursuivi à travers tout. « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît!... Marthe! Marthe! Tu t'inquiètes de beaucoup de choses, il n'y en a qu'une de nécessaire! » Fixons uniquement ce but suprême, rapportons-lui tous les soucis secondaires qu'il admet sous sa dépendance, excluons impitoyablement ceux qui ne se peuvent concilier avec lui. A l'unité d'intention, qui remédie à la dispersion de notre activité, joignons la constance dans l'effort, pour obvier aux interruptions que connaît nécessairement la poursuite de nos meilleurs desseins. Il suffit que nous ne les perdions jamais complètement de vue et que ce soit la raison chrétienne, non le caprice, qui préside aux vicissitudes de nos journées et à nos récréations elles-mêmes.

(*A suivre.*) F.-D. JORET, O. P.

# L'âme du saint sacrifice de la Messe

Pour compléter la doctrine que nous avons exposée sur l'union à Dieu et les purifications qui y disposent, nous voudrions parler de ce qui est comme l'âme même du sacrifice de la messe et de la manière dont il convient de s'y unir, à l'exemple de Marie, par une oblation personnelle. Les controverses récentes sur l'essence du sacrifice de nos autels ont mis de plus en plus en relief certains points fondamentaux d'où dérive une grande lumière (1).

Le sacrifice en général est l'oblation d'une chose sensible qu'un prêtre fait à Dieu, par une certaine destruction ou immolation (2), qui consacre à Dieu cette chose,

(1) Cf. Lepin, *L'Idée du Sacrifice de la Messe d'après les théologiens depuis l'origine jusqu'à nos jours*. 1926, Paris, Beauchesne.

(2) Avec les anciens théologiens, nous disons, non pas une *réelle destruction*, mais une *certaine destruction* (soit réelle, soit analogue comme signe à la destruction réelle).

En effet dans le sacrifice *vrai*, mais *non sanglant*, qu'est la sainte messe, il suffit, nous allons le dire, d'une immolation sacramentelle ou mystique. Du reste même dans le sacrifice sanglant l'immolation réelle est requise, non comme *réalité*, mais comme *signe extérieur* de notre oblation, adoration et contrition intérieures. L'immolation extérieure n'est requise comme réalité, *ut res*, que pour la manducation des animaux; dans le sacrifice même sanglant elle est requise *ut signum externum*, comme signe extérieur de sentiments intérieurs sans lesquels elle n'a plus aucun sens et aucune portée. Cf. S. Thomas, IIª IIæ, q. 85, a. 2, ad 2 : « In oblatione sacrificii, non pensatur pretium occisi pecoris, sed *significatio*, qua hoc fit in honorem summi rectoris totius universi. Unde sicut Augustinus dicit l. X *de Civ. Dei*, c. xix : « daemones non cadaverinis nidoribus, sed divinis honoribus

la consume en son honneur, pour reconnaître son souverain domaine et notre parfaite soumission (1). Ainsi, dans les différents peuples, de tout temps, on a offert à Dieu de l'encens, les fruits de la terre, le pain et le vin, et les animaux les plus purs. Le sacrifice le plus parfait dans lequel toute la victime est consumée en l'honneur de Dieu porte le nom d'holocauste; c'est l'expression sensible la plus parfaite de l'adoration, de l'action de grâces pour les bienfaits reçus, de la supplication pour les grâces à obtenir et de la réparation du cœur contrit, conscient de la gravité des fautes commises, secrètes ou publiques, et implorant le pardon.

On voit par là que l'âme du saint sacrifice, c'est *l'oblation intérieure* du prêtre, à laquelle le peuple tout entier doit s'unir. Sans elle il n'y a que le côté extérieur de cet acte, une immolation extérieure qui perd toute signification et qui n'est que le cadavre du sacrifice, comme le fut le sacrifice de Caïn. L'immolation extérieure d'un animal, requise comme réalité, *ut res*, pour se nourrir de celui-ci, n'est requise dans le sacrifice, même sanglant, que *ut signum externum*, comme signe d'une oblation, d'une adoration, d'une contrition intérieures, sans lesquelles elle n'a plus aucun sens, ni aucune valeur. — Ceci est à la fois élémentaire et capital. On n'y pense généralement pas assez, lorsqu'on cherche en quoi consiste l'essence du sacrifice de la Messe. Il n'est pas inutile de rappeler qu'il est absolument à l'antipode du sacrifice de Caïn; d'inso-

gaudent. » — Billuart lui-même, qui dans la définition du sacrifice en général demande une *destruction réelle*, se contente ensuite, quand il traite de la messe, d'une *immolation mystique*. « Mystique » ne s'oppose pas à « réel-spirituel » (ainsi le corps mystique est même plus réel que notre corps physique), mais il s'oppose à « réel-corporel », ici à immolation sanglante, c'est-à-dire à la séparation physique du corps et du sang du Sauveur.

(1) Cf. Saint Thomas, II$^{a}$ II$^{æ}$, a. 85, a. 1, 2, 3.

lubles difficultés viennent parfois de l'oubli des vérités les plus élémentaires.

Par ailleurs la simple oblation intérieure, ne suffit pas à constituer le sacrifice proprement dit; car celui-ci est un acte de religion non seulement intérieur, mais extérieur et même public. Il faut donc nécessairement un signe extérieur qui est comme le corps, le côté matériel du sacrifice, ce que le langage est à la pensée et au vouloir.

Dans l'Ancien Testament les sacrifices offerts n'étaient qu'une figure du grand sacrifice à venir, qui devait être offert par Notre-Seigneur. Cette figure avait d'autant plus de valeur que l'oblation intérieure était inspirée par une plus grande foi et un plus grand amour de Dieu ; certains jours ce fut une foi et un amour absolument héroïques, comme lorsque Abraham se prépara à immoler son fils Isaac, qui était pourtant le fils des promesses, et lorsque l'enfant, figure du Christ, se laissa lier avec la même foi, la même obéissance, la même piété que celles qui inspiraient le père aimant qui allait le frapper. L'agneau pascal fut une autre figure de celui qui devait être appelé l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.

### L'oblation perpétuelle de Notre-Seigneur prêtre pour l'éternité

De toute éternité *le Verbe de Dieu a voulu s'incarner pour s'offrir en victime pour notre salut : « Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis. »* Comme il est écrit dans l'Épître aux Hébreux, x, 5 : « Il est impossible que le sang des taureaux et des boucs enlève les péchés. C'est pourquoi le Christ dit en entrant dans le monde : Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation, mais vous m'avez formé un corps; vous n'avez agréé ni holo-

caustes, ni sacrifices pour le péché. Alors, j'ai dit : Me voici... je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté. »

Quelle autre réparation en effet pouvait suffire?

Par le péché mortel l'homme se détourne volontairement de Dieu et lui dénie pratiquement la dignité infinie de souverain Bien ou de fin dernière, en lui préférant délibérément un misérable bien fini, objet de la concupiscence de la chair, de celle des yeux ou de l'orgueil. La gravité d'une pareille offense se mesure à la dignité de la personne offensée, et, comme elle, est sans limites. Pour la réparer il faut un acte d'amour de Dieu, de reconnaissance de sa souveraine bonté, de détestation du péché, qui ait lui aussi une *valeur infinie*. Or, nulle créature humaine ou même angélique, eût-elle reçu, comme Marie, un degré absolument exceptionnel de grâce et de charité, ne peut faire un pareil acte d'amour et de reconnaissance du souverain domaine de Dieu; la volonté créée, la charité créée sont toujours limitées, de même l'acte qui procède d'elles.

*Pour qu'il y eût ici-bas un acte d'amour de Dieu et des âmes d'une valeur infinie, il fallait que le Verbe s'incarnât,* prît une âme et un corps comme les nôtres. De fait l'acte d'amour qui s'élevait et s'élève toujours de sa volonté humaine, vivifiée par la plénitude de la charité créée, puisait une valeur infinie en sa personnalité divine : c'est le Verbe fait chair, qui, par sa volonté humaine, offrait cet *acte de charité réparatrice, qui plaisait plus à Dieu que tous les crimes réunis ne peuvent lui déplaire* (1). Il l'a offert dès

(1) Cf. Saint Thomas, III*, q. 1, a. 2, ad 2^m : « Peccatum contra Deum commissum quamdam infinitatem habet ex infinitate divinae majestatis : tanto enim offensa est gravior, quanto major est ille, in quem delinquitur. Unde oportuit ad condignam satisfactionem ut actus satisfacientis haberet efficaciam infinitam, utpote Dei et hominis existens. »

Saint Thomas dit aussi III*, q. 48, a. 2 : « Ille proprie satisfacit pro offensa, qui exhibet offenso *id, quod aeque vel magis diligit, quam oderit*

l'instant de son entrée en ce monde, dit saint Paul, et ensuite sans interruption jusqu'au *Consummatum est.* Cet acte s'élevait de son cœur dans la crèche de Bethléem, le jour de la Présentation au Temple lorsqu'il éclairait le vieillard Siméon, plus tard lorsqu'il étonnait les Docteurs par ses réponses, incessamment dans la vie cachée de Nazareth, et au cours de sa vie publique. Cet acte fut l'âme de son apostolat, le leitmotiv de sa prédication : « Je suis venu jeter le feu sur la terre, et que désiré-je sinon le voir se répandre partout? Je dois encore être baptisé d'un baptême, et quelle angoisse en moi jusqu'à ce qu'il soit accompli! » (Luc, XII, 50.) — « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » (Jean, XII, 32.) — « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? » (Matth., XX, 22.)

Tant qu'il restait seulement intérieur, cet acte ne suffisait pas à constituer un sacrifice proprement dit. Mais celui-ci fut offert à la Cène, où Jésus s'immola sacramentellement sous les apparences du pain et du vin, réalisant

*offensam.* Christus autem ex charitate et obedientia patiendo *majus aliquid* Deo exhibuit, quam exigeret recompensatio totius offensae humani generis. Primo quidem propter magnitudinem charitatis, ex qua patiebatur; secundo propter dignitatem vitae suae, quam pro satisfactione ponebat, quae erat vita Dei et hominis; tertio propter generalitatem passionis et magnitudinem doloris assumpti. » Le prix de ces souffrances venait de la charité du Verbe fait chair qui les offrait.

C'est cette doctrine traditionnelle si nettement formulée par saint Thomas qui, devenue commune, vient d'être confirmée par l'Encyclique de S. S. Pie XI *Miserentissimus Redemptor* : « At nulla creata vis hominum sceleribus expiandis erat satis, nisi humanam naturam Dei Filius reparandam assumpsisset. » Le Concile de Cologne de 1860, approuvé par le Saint-Siège, avait déjà dit : « Nul autre qu'un Dieu-homme ne pouvait satisfaire en rigueur de justice. » — Certains théologiens, avec Scot et Durand de Saint-Pourçain, avaient admis qu'une simple créature, ornée d'une grâce éminente, pourrait, à la rigueur, satisfaire adéquatement pour la faute grave. Comme l'a dit le P. Hugon (*Vie Spirituelle* juillet-août 1928 : La doctrine spirituelle de la dernière Encyclique), désormais nous avons un document pontifical qui ratifie l'enseignement traditionnel conservé par saint Thomas, et ne laisse plus de place à la discussion.

ainsi ce qu'avait figuré l'oblation de Melchisédech, prêtre du vrai Dieu (Genèse, XIV, 19). Ce sacrifice de la Cène était le même en substance que celui de la Croix qui allait s'accomplir : « Prenez et mangez, ceci est mon corps... Buvez tous : ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, répandu pour les multitudes en rémission des péchés » (Matth., XXVI, 27, et I Cor., XI, 24).

Pendant la Passion et sur la Croix l'oblation intérieure durait évidemment toujours et arrivait même à son apogée; elle s'accompagnait du sacrifice extérieur le plus parfait; de l'immolation passive de la seule victime vraiment digne du Souverain Prêtre qu'était Notre-Seigneur. Certes, il ne s'est pas donné la mort; le déicide fut le plus grand des crimes et n'appartient nullement au sacrifice de la Croix; mais en recevant ces coups mortels, Notre-Seigneur aurait pu par miracle empêcher son corps de souffrir, comme il le fit plus tard pour certains martyrs ; il se livra au contraire pleinement à la douleur sans chercher un dérivatif dans la vision béatifique qu'il conservait à la cime de son intelligence; il s'offrit comme il l'avait annoncé : « Personne ne m'arrache la vie, mais je la donne de moi-même; j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre : tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père » (Jean, X, 18). (Cf. saint Thomas, III[a], q. 48, a. 3, ad 3.)

Même en faisant abstraction de la Cène, il y a dans la Passion et sur la Croix, comme le montre saint Thomas (III[a], 48, 3), tout ce qui est requis, voulu par Dieu pour constituer le plus grand des sacrifices, qui contient *éminemment et formellement le caractère rituel* des sacrifices qui le figuraient. Rien n'y manque : *immolation passive* de la victime, de la seule victime qui eût une valeur infinie, et *oblation* d'une valeur infinie elle aussi. Cette oblation à la Croix n'est pas seulement intérieure comme lorsque Jésus priait à Nazareth et prêchait sur la Monta-

gne, elle est aussi extérieure, car son corps tout meurtri est immolé; son sang répandu; bien plus, cette oblation s'exprime par les dernières paroles qui sont comme la consécration du sacrifice de la croix : « *Père, je remets mon âme entre vos mains* » (Luc, XXIII, 46; Ps. XXX, 6). « *Tout est consommé* » (Jean, XIX, 30). L'holocauste était ainsi offert, et l'holocauste le plus parfait qui se puisse concevoir.

L'immolation sanglante a cessé, mais l'oblation intérieure, âme du sacrifice, dure toujours. Elle n'est plus méritoire, car le Christ n'est plus voyageur vers l'éternité, mais elle est toujours une prière d'adoration, d'action de grâces, de réparation et de supplication, qui continue d'appliquer aux générations qui passent les mérites du Calvaire. Le Christ Jésus, dit saint Paul, « *est toujours vivant pour intercéder pour nous* » (Hébr., IX, 25). Il est de foi qu'en sa sainte âme dure toujours l'acte de vision béatifique, par lequel mieux que tous les saints et tous les anges il voit immédiatement l'essence divine et en elle tout ce qui touche au royaume de Dieu. Pour la même raison il ne cesse d'aimer son Père et les âmes en Lui, de nous porter par son amour; il ne cessera jamais d'adorer, de rendre grâce; tous les élus ne cesseront jamais, en Lui, avec Lui et par Lui, de chanter l'hymne de louange : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.*

La prière de supplication en la sainte âme du Christ cessera sans doute à la fin du monde, mais jusque-là le Christ prie pour nous, pour que ses mérites et sa réparation nous soient appliqués (cf. S. Thomas, IIª IIᵃᵉ, 83, 11). Cette prière d'une valeur infinie s'exprime surtout par le sacrifice de la Messe, dont Notre-Seigneur est le prêtre principal, comme l'enseigne le Concile de Trente, sess. 22. ch. 2 : « Una enim eademque est hostia, IDEM NUNC OFFERENS sacerdotum ministerio, qui se ipsum tunc in cruce obtulit,

sola offerendi ratione diversa ». « *C'est la même Victime, c'est le même Prêtre qui s'est offert sur la Croix et qui s'offre maintenant par ses ministres ; seul le mode de l'oblation diffère* » ; elle était sanglante au Calvaire, elle ne l'est plus à l'autel.

Il n'y a maintenant qu'une *immolation sacramentelle*, qui nous rappelle l'immolation sanglante de la Croix, en nous en appliquant les fruits (cf. S. Thomas, III$^{a}$, q. 83, a. 1). Mais, bien qu'elle soit seulement sacramentelle, elle suffit à constituer un *vrai* sacrifice, non sanglant sans doute, mais *plus vrai* que tous ceux de l'ancienne loi. En ces derniers en effet l'immolation sanglante des taureaux et des boucs était requise seulement comme signe extérieur, *non ut res sed ut signum* (II$^{a}$ II$^{ae}$, q. 85, a. 2, ad 2), de l'adoration et de la contrition du cœur. Or bien qu'elle soit seulement *sacramentelle*, par la consécration séparée du pain et du vin, l'immolation de Notre-Seigneur à la sainte Messe est un *signe extérieur* d'adoration et de réparation *incomparablement plus expressif* que l'immolation sanglante de toutes les victimes de l'ancienne loi. — Jésus est là comme en état de mort, comme si son corps était séparé de son sang. Cette immolation sacramentelle, en nous appliquant les mérites du Christ, signifie qu'il est toujours prêt à supporter les plus grandes souffrances et à mourir pour chacun de nous, s'il le fallait, pour notre salut.

*Ainsi le sacrifice de la croix est perpétué en substance en celui de la messe*, et commémoré par *le mode nouveau d'oblation*, qui nous en applique les fruits. Ce n'est pas seulement un sacrifice semblable, comme les roses de cette année ressemblent spécifiquement à celles de l'année dernière ; c'est *individuellement le même sacrifice*, mais *quoad substantiam, en substance* seulement. Tandis que le mode sanglant d'oblation a cessé avec la mort du Sauveur,

et que l'oblation extérieure non sanglante recommence avec chaque messe, c'est toujours la même victime qui est offerte et le même prêtre principal qui l'offre, par le même acte intérieur d'oblation qui dure toujours, « idem nunc offerens ministerio sacerdotum ». Quand le prêtre à l'autel prononce au nom de Notre-Seigneur les paroles de la double consécration, *Jésus veut actuellement* qu'elles soient prononcées et lui-même leur communique instrumentalement la puissance transsubstantiatrice ; *il veut continuer de s'offrir ainsi* pour appliquer aux différentes générations humaines et aux âmes du purgatoire les mérites de sa Passion et de sa mort.

Saint Thomas (III[a], 83, a. 1, ad 1), en citant sous le nom de saint Ambroise un texte de saint Jean Chrysostome, nous indique comment ce peut être le même sacrifice en substance : « Comme partout c'est le même corps qui est offert, car il n'est pas multiplié, ainsi c'est le même sacrifice ». C'est *le même corps* du Christ qui était sur la croix, qui est au ciel comme en son lieu naturel, et qui est à la surface de la terre dans toutes les hosties consacrées. Il est en elles non pas comme dans un lieu, *non sicut in loco* (III[a], 76, 5), mais par manière de substance, comme s'y trouvait la substance du pain qui a été transsubstantiée en lui. Or la substance est toute dans le tout et toute en chaque partie du tout ; celle du pain étant toute en chaque partie de l'hostie avant la consécration, celle du corps du Christ est toute en chaque partie de l'hostie après la consécration. Le corps du Christ, par cette présence réelle, substantielle et sacramentelle, est, comme toute substance, en tant que telle, *au-dessus des lois de l'espace.*

Il est aussi *au-dessus des lois du temps,* car c'est *le même corps* qui était dans la crèche de Bethléem, qui était sur la croix, qui était dans les tabernacles de l'Église naissante, et que nous adorons aujourd'hui ; c'est le même

corps qui depuis deux mille ans ne vieillit pas. Il est au-dessus des vicissitudes du temps, il est la même *hostia perpetua*, qui est toujours offerte, et qui sera toujours offerte jusqu'à la fin du monde. De même que le corps de Notre-Seigneur est en telle hostie consacrée, sur tel autel et sur tel autre, *non sicut in loco*, il y est *non sicut in tempore*, non soumis aux lois du temps.

Or si le corps glorieux de Jésus est au-dessus du temps, que dire de sa sainte âme, de son acte intérieur d'oblation, *mesuré*, comme la vision béatifique, l'amour, l'adoration et l'action de grâce, *non plus par le temps continu* de notre soleil, *ni même par le temps discret* des anges, qui marque la succession de leurs pensées, *mais par l'immobile éternité*, par l'instant qui ne passe pas, *nunc stans et non fluens*? L'oblation intérieure n'est donc pas renouvelée, mais elle continue sans interruption, comme la conservation des êtres est l'acte créateur non renouvelé mais continué, *absque novitate, nec interruptione*.

Les controverses récentes sur l'essence du sacrifice de la messe ont de plus en plus attiré l'attention sur cette *oblation intérieure* qui dure toujours formellement en la sainte âme du Sauveur, prêtre principal du sacrifice de la messe. Quelques auteurs ont trop négligé de la considérer, d'autres l'ont trop exclusivement mise en relief. A elle seule, sans le signe extérieur qu'est l'immolation sacramentelle, elle ne suffirait pas à constituer le sacrifice proprement dit (1); mais elle en est l'âme; on ne saurait trop insister sur les paroles du Concile de Trente : *idem nunc offerens sacerdotum ministerio...* (2) »

(1) C'est ainsi que dans les hosties consacrées, conservées dans un tabernacle, Jésus, qui y est présent, *ne cesse de s'y offrir; il n'y a pourtant pas là sacrifice proprement dit*, mais seulement lorsque se célèbre la messe.

(2) Cette doctrine, qui est celle exprimée par les termes mêmes du Concile de Trente, se trouve dans les textes des Pères récemment

On s'explique ainsi que la substance du sacrifice de la croix, supérieure au temps, se perpétue sur nos autels, bien que le mode sanglant de l'oblation du Calvaire ait cessé et que le mode non sanglant se renouvelle à chaque messe (1). Ainsi se vérifie la prophétie de saint Malachie, I, 11 : « Du levant au couchant... en tout lieu, on offre en mon nom un sacrifice, une oblation pure, car mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées. » Partout où le soleil se lève, à la surface de la terre, commencent les messes; leur nombre est tel, qu'il y a quatre élévations par seconde, tout le long du jour; il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde : le même sacrifice en substance, dont l'âme est l'oblation intérieure toujours vivante au cœur du Christ.

Tel est le mystère que le chrétien doit, par la foi vive et les dons d'intelligence et de sagesse, pénétrer et goûter de mieux en mieux chaque jour pour en vivre vraiment (2).

recueillis par M. Lepin, *L'Idée du sacrifice de la Messe*, 1926. C'est celle qui est commune aux théologiens du Moyen Age; on la trouve particulièrement chez saint Thomas, III$^{a}$, q. 83, a. 1; q. 78, a. 3, 4; q. 80, a. 12, ad 3; q. 81, 4, 2$^{m}$; q. 82, a. 1, ad 1, a. 5, a. 6, a. 7, a. 8.

Parmi les grands commentateurs de saint Thomas, Cajetan et Jean de Saint-Thomas ne parlent pas autrement. — Cf. Cajetan, 3 *Opusc. De Erroribus contingentibus in Eucharistiae Sacramento*, cap. 9, et Jean de Saint-Thomas, *de Eucharistia*. Ce serait une erreur de chercher à la messe une destruction réelle du corps du Christ, une immolation active réelle ou virtuelle; cette immolation active fut un crime qui n'appartenait pas au sacrifice de la croix et qui ne doit pas être évidemment renouvelé dans celui de la messe. Cf. S. Th., III$^{a}$, q. 48, a. 3, ad 3. Parmi les thomistes ni Cajetan, ni Jean de Saint-Thomas, ni Cano, ni Soto, n'ont parlé de cette immolation active virtuelle. Billuart et Gonet ont eu tort de suivre Lessius sur ce point.

(1) Ainsi l'humanité du Sauveur reste *là même en substance*, bien que ici-bas son corps fût passible et qu'il soit maintenant impassible.

(2) *Concilium Tridentinum*, sess. XXII, cap. 2 : « Una enim *eademque est hostia, idem nunc offerens* sacerdotum ministerio, qui se ipsum tunc in cruce obtulit, sola offerendi ratione diversa. Cujus quidem oblationis (cruentae, inquam), fructus per hanc incruentam uberrime percipiuntur : tantum abest, ut illi per hanc quovis modo derogetur. »

De plus, *à la sainte messe, Notre-Seigneur, en s'offrant lui-même, offre aussi* tout son corps mystique, *toutes les âmes en état de grâce* qui lui sont unies par la charité, *particulièrement celles qui, à son exemple, supportent surnaturellement leurs souffrances* (1). En s'offrant à son Père, dit le Bienheureux Albert le Grand, « le Christ offre tous ceux dont il a pris la nature, qu'il a purifiés de son sang et qu'il s'est incorporés (2) ».

N'est-il pas dit dans la Préface commune de la Messe : « Il est véritablement juste, équitable et salutaire de vous rendre grâce en tout temps et en tout lieu, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, *par Jésus-Christ Notre-Seigneur*. C'est *par lui* que les Anges louent votre Majesté, que les Dominations l'adorent... Nous vous prions de permettre que nous unissions nos voix à celles de ces esprits bienheureux, pour chanter avec eux, humblement prosternés : *Sanctus, Sanctus, Sanctus...* » — Cette prière, cette adoration des anges et des hommes, c'est Jésus qui l'offre à son Père, et qui l'offre surtout au moment de la Consécration eucharistique, qui est l'essence du sacrifice de la messe, auquel la sainte communion nous fait participer. Lorsque la dernière messe sera dite, il n'y aura plus de sacrifice de supplication et de réparation, mais le culte d'adoration et d'action de grâce continuera au ciel toute

(1) Selon la tradition, le corps mystique, ainsi offert avec la sainte victime, est symbolisé par la goutte d'eau versée dans le vin au début de la messe.

(2) B. Albertus Magnus, *De sacramento Eucharistiae*, dist. V, c. III (t. XXI, p. 90) : « Sicut offerens et oblatum non potest esse non acceptum, ita hi pro quibus offertur, non possunt esse *non accepti*, quia unius naturae sunt cum oblato et cum offerente, et sanguis Christi purgavit in eis id quod solum facit non acceptum, et incorporatio sacramenti univit eos et oblationi et offerenti. » — « Habemus sufficientissimam etiam oblationem... Non ergo restat nisi ut purificati *offeramur* in ipsa, et Patri erimus accepti... *Oblati a Dei Filio, et recepti a Deo Patre.* »

l'éternité. Ce sera la consommation du sacrifice du Christ (cfr. S. Thomas, III[a], q. 22, a. 5).

*
* *

### Comment s'unir au sacrifice de la Messe ?

Pour répondre à cette question, voyons d'abord comment la Vierge Marie, Médiatrice universelle, *vas insigne devotionis*, s'est unie au sacrifice de son Fils.

#### *L'oblation de Marie*

A cette oblation que le Christ n'a jamais cessé de faire de lui-même, *Marie s'est unie* plus que personne dans le cours de sa vie terrestre, depuis l'instant où elle a compris qu'elle devait donner le jour au Sauveur, à Bethléem, lors de la Présentation de Jésus au temple en entendant les paroles du vieillard Siméon, pendant la fuite en Égypte, dans le silence de la maison de Nazareth, plus tard en voyant les difficultés croissantes du ministère de Jésus, l'acharnement des pharisiens, et surtout au pied de la Croix. *Elle a offert son Fils* pendant qu'il s'offrait pour nous; *elle s'est offerte avec Lui*, en méritant ainsi pour nous au sens large du mot mérite (de congruo) tout ce qu'il méritait au sens strict (de condigno).

Marie n'avait rien à expier pour elle, elle était l'immaculée conception, elle avait été préservée de la souillure originelle et ainsi rachetée aussi parfaitement que possible par les mérites futurs de son Fils; dans la suite elle n'avait jamais commis la moindre faute; mais pour nous elle s'est associée aux terribles souffrances, aux humiliations de Jésus, à sa grande œuvre rédemptrice; elle s'y est associée plus que personne ici-bas, plus que les grands

saints, que les Apôtres, que les martyrs, que les stigmatisés, selon la plénitude de grâce et de charité qu'elle avait reçue, au point de mériter les titres de *Corédemptrice* (1) et de *Médiatrice universelle* (2) au-dessous de Notre-Seigneur, en Lui, avec Lui et par Lui. Récemment Sa Sainteté Pie XI a voulu consacrer le titre de *Marie Réparatrice* dans la nouvelle encyclique *Miserentissimus Redemptor*, de même qu'il y confirme la doctrine de la Médiatrice universelle de toutes les grâces.

Quels aperçus sans limites nous ouvre ce titre de « Marie réparatrice »! Pensons à l'intelligence qu'avait Marie du saint sacrifice de la messe que célébrait devant elle saint Jean. Elle a compris mieux que personne que ce sacrifice de nos autels perpétue en substance celui de la Croix, en commémorant l'immolation sanglante par l'immolation mystique, qui devait être si expressive pour celle qui ne pouvait rien oublier du drame du Calvaire. Plus que personne Marie a compris que le Prêtre principal au sacrifice de la Messe c'est Notre-Seigneur toujours vivant, qui continue de s'offrir, en intercédant pour nous et en nous appliquant le fruit de ses mérites. Marie a vu dans cette continuation de l'oblation intérieure du Rédempteur, toujours vivant au ciel et rendu présent sur l'autel, le point de conjonction du culte d'adoration et d'action de grâces de la patrie avec celui de l'Église militante.

A l'immolation mystique de la sainte Messe Marie unissait celle de son cœur, l'acceptation généreuse de toutes

(1) Benoît XV a ratifié ce titre en disant que Marie « en union avec le Christ a racheté le genre humain : *ut dici merito queat ipsam* CUM CHRISTO HUMANUM GENUS REDEMISSE » (Lettre du 22 mars 1918. Acta Apost. Sed., X, 182).

(2) Ce titre a été approuvé par Pie IX (Bull. *Ineffabilis*, 8 déc. 1854), par Pie X (Encycl. *Ad diem illum*, 2 février 1904), par Benoît XV (Décret de la S. Cong. des Rites, 21 janv. 1921), approuvant la fête de *Marie médiatrice*.

les peines qu'elle éprouvait en ces temps douloureux de l'Église naissante où trois siècles de persécutions commençaient. *La Vierge continuait ainsi de s'offrir* comme à la Croix, dont elle gardait au fond du cœur un si vif souvenir ; elle s'offrait pour l'extension du règne de son Fils, pour l'apostolat des douze, pour les âmes tentées, pour celles qui étaient grandement éprouvées, pour obtenir la force aux martyrs et leur triomphe sur l'esprit du mal.

Marie a été ainsi jusqu'à sa mort associée à l'œuvre rédemptrice de Jésus, et c'est pourquoi elle a été associée à sa gloire le jour de l'Assomption. Voilà pourquoi elle reste toujours « par Lui, avec Lui et en Lui » la Médiatrice universelle, qui intercède pour nous et nous distribue les grâces dont nous avons besoin à chaque instant, en exauçant la prière, « ora pro nobis nunc et in hora mortis nostrae. Amen ». La grâce du moment présent, *nunc*, est pour chacun de nous, aux différentes périodes de notre vie, la grâce la plus particulière de toutes ; or depuis des siècles en chaque instant des milliers de chrétiens la demandent à Marie et par elle l'obtiennent. Elle est la Médiatrice non seulement de toutes les catégories de grâces, nécessaires aux Apôtres, aux Martyrs, aux Docteurs, aux Confesseurs, aux Vierges, mais de toutes les grâces particulières, accordées en chaque instant. Elle est ainsi Médiatrice universelle parce que, Mère de Dieu, *elle s'est associée plus que personne à l'oblation de Notre-Seigneur, à l'acte d'amour réparateur qui a sauvé le monde.*

*
* *

*Ce que doit être notre oblation personnelle*

Comment devons-nous nous unir personnellement à l'oblation du Christ rédempteur? — Nous avons, nous, a réparer pour nos propres fautes, tout en travaillant dans

une mesure au salut de notre prochain, qui marche avec nous vers l'éternité.

Pour cela nous devons avoir tous les jours devant les yeux les quatre fins du sacrifice de la messe : adoration, action de grâces, supplication et réparation. Et puisque au moment le plus solennel de chacune de nos journées, au moment de la consécration eucharistique, le Christ Jésus continue de s'offrir pour nous et offre avec lui tout son corps mystique, *nous devons nous laisser offrir par Lui et offrir nous-mêmes* toutes les contrariétés, les peines présentes, celles qui vont venir, pour que Marie réparatrice, à qui a été promise la victoire sur le serpent, présente à son Fils cette oblation et pour que Lui-même en l'unissant à la sienne la présente à son Père. Disons-lui alors la belle prière du Bienheureux Nicolas de Flüe : « *Nimm mich mir und gieb mich dir* : Prends-moi à moi et donne-moi à toi. »

L'hostie étant consacrée, le prêtre l'élève aux regards des assistants : ce n'est pas seulement pour la faire adorer, c'est aussi, dit le Bienheureux Albert le Grand, « pour que tous étendent leurs mains et marquent leur *intention de s'offrir maintenant au Père par Celui* qui s'est offert jadis lui-même sur la Croix » (1).

N'est-ce pas aussi le sens des paroles du canon de la Messe qui précèdent le *Pater* : « Per ipsum, et cum ipso, et in ipso est tibi Deo Patri omnipotenti, in unitate Spi-

(1) Bienheureux Albert le Grand, *De Sacramento Eucharistiae*, dist. V, c. III et dist. VI, tr. II, c. IV, n. 4 : « Ad hoc quod quaeritur quare dicitur : *Hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam*, dicendum quod incorporatum vero Corpori petitur offerri... Crux autem super hostiam fit in quolibet istorum, ut ostendatur quod per virtutem crucis puritas et sanctitas et immaculatio a Christo ad corpus mysticum derivetur. » Ces textes et plusieurs autres du Bienheureux Albert le Grand sont cités dans le beau livre de M. Lepin S. S. : *L'idée du sacrifice de la Messe*, 1926, p. 181.

ritus sancti, omnis honor et gloria. » Par Notre-Seigneur, avec Lui et en Lui, nous devons faire tous nos actes pour la gloire de Dieu, lui offrir toutes nos joies et toutes nos souffrances en nous unissant aux mystères joyeux et douloureux de sa vie terrestre, présages des mystères de gloire. C'est le grand sens de cette belle prière qu'est le Rosaire.

Enfin *la communion* eucharistique ne doit-elle pas en augmentant en nous la charité rendre notre cœur de plus en plus semblable au Cœur eucharistique de Jésus Prêtre et victime? Tel est bien l'enseignement de l'Église, et s'il en est ainsi, chacune de nos communions, qui devrait être substantiellement plus fervente que la précédente, *doit nous faire participer* de mieux en mieux aux sentiments très profonds qu'a eus Notre-Seigneur en instituant l'Eucharistie et en offrant sur le Calvaire le sacrifice de la Croix.

N'est-ce pas ce que dit saint Paul lorsqu'il écrit aux Romains, XII, 1 : « Je vous exhorte donc, mes frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu; c'est là le culte spirituel que vous lui devez. »

N'est-ce pas aussi ce que dit saint Pierre (I Petr., II, 5) : « Approchez-vous du Seigneur, pierre vivante, rejetée des hommes, il est vrai, mais choisie et précieuse devant Dieu ; et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, entrez dans la structure de l'édifice, pour former un temple spirituel, un sacerdoce saint, afin d'offrir des sacrifices spirituels et agréables à Dieu par Jésus-Christ. »

Les Pères de l'Église ont souvent rappelé cet enseignement, en nous disant comment nous devons assister à la messe, *nous unir au Prêtre principal*, à la sainte Victime, en mettant en pratique le mot du Sauveur : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce et qu'il porte sa croix tous les jours ».

Le prêtre surtout, ministre du Christ, ne doit pas seulement participer à son sacerdoce, mais aussi dans une mesure *à son état de victime*, en ayant recours pour l'apostolat aux mêmes moyens que Jésus, *en unissant quotidiennement ses souffrances* à celles que le Maître endura pour nous. Il fera ainsi déborder sur les âmes, qu'il doit évangéliser, le calice de la surabondante rédemption : « *copiosa apud eum redemptio* ».

C'est ainsi que la liturgie de la fête de la Toussaint, à matines, après avoir rappelé les mérites des Apôtres et des Martyrs, parle de la vie d'oblation et d'immolation des prêtres, docteurs et confesseurs de la foi, qui en offrant la sainte victime s'offraient eux-mêmes au milieu de leurs épreuves, et de la vie non moins méritoire des vierges, fidèles aux saintes veilles, se réjouissant dans la tribulation, supportant humblement les injures et les calomnies, heureuses de devenir ainsi plus semblables à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Comment saint Paul rendait-il sa prédication féconde? — « Ce qui manque, disait-il, aux souffrances du Christ en ma propre chair, je l'achève pour son corps, qui est l'Église » (Col., I, 24). Il ne manque rien à la Passion du Sauveur en elle-même; elle a une valeur infinie, surabondante; il lui manque seulement quelque chose en nous, c'est-à-dire son rayonnement, son application aux générations humaines qui se succèdent, et pour l'obtenir, saint Paul emploie par Notre-Seigneur, avec Lui, et en Lui, les mêmes moyens que Lui. La grande souffrance du Christ comme sa prière, continue ainsi en un sens dans l'Apôtre et produit des fruits de vie pour l'éternité. Jésus donne ainsi aux membres de son corps mystique la dignité de la causalité. Qu'on relise sur ce point les beaux chapitres de l'Imitation, l. IV, ch. 9 ; l. III, ch. 50.

Ce que le prêtre doit faire pour obtenir la grâce aux

âmes qu'il évangélise, pour lutter contre l'esprit du mal, *tout fidèle* dans une mesure proportionnée à sa condition *doit le faire en union avec lui au saint sacrifice et dans le cours de la journée*, en pensant aux messes qui s'offrent incessamment à la surface de la terre, là où le soleil se lève.

*Cette dévotion à la Consécration eucharistique* est chose essentielle à la vie chrétienne; sans elle il ne saurait y avoir de vraie vie intérieure. La double consécration, qui est l'essence du saint sacrifice, est le moment le plus solennel de chacune de nos journées. D'elle, comme d'un sommet et comme d'une source, d'un foyer de lumière et d'énergie, toute notre vie doit descendre en s'y conformant.

Saint Thomas nous dit, IIª IIªᵉ, q. 85, a. 3, ad. 2 : « L'homme a trois espèces de biens qu'il peut offrir à Dieu : ceux de l'âme, qu'il lui présente par un sacrifice intérieur de dévotion ou de prière; ceux du corps, qu'il offre par le martyre ou encore par l'abstinence et la continence; enfin les biens extérieurs, qu'il peut offrir à Dieu, soit immédiatement (comme le pain et le vin qui vont être consacrés sur l'autel), soit médiatement (comme l'aumône faite au pauvre pour l'amour de Dieu). »

Cette triple oblation est aussi celle des trois vœux d'obéissance, de chasteté, de pauvreté, qui sacrifient au Seigneur la volonté propre, les plaisirs des sens et les biens extérieurs.

*L'offrande de soi-même*, que peut faire, sans aucun vœu, tout chrétien, *a une valeur méritoire* fondée sur la charité principe de tout mérite, valeur méritoire d'autant plus grande que notre amour de Dieu et des âmes est plus intense.

L'offrande de soi-même a aussi, comme la prière de demande, *une valeur impétratoire*, fondée sur la promesse

de Jésus : « Demandez et vous recevrez (1). » Elle obtiendra ce qu'elle demande lorsqu'elle sera dans le sens des intentions divines, c'est-à-dire lorsque la supplication sera humble, confiante, en demandant pour nous les choses nécessaires au salut, l'extension du règne de Dieu en nos âmes, le pardon de nos offenses et la victoire sur l'esprit du mal.

L'offrande de soi-même, unie à celle de « l'Agneau qui efface les péchés du monde », a aussi *une valeur réparatrice* pour effacer nos péchés et nous obtenir la remise de la peine qui leur est due.

Il y a dans cette offrande quelque chose d'*incommunicable*, qui ne peut appartenir qu'à nous; c'est le mérite proprement dit, *de condigno*; c'est la demande des grâces qui nous sont personnellement nécessaires ou utiles; c'est la satisfaction pour nos propres péchés. Mais il y a en elle, à raison du mystère de la communion des saints, quelque chose de *communicable* au prochain de la terre et du purgatoire : c'est le mérite au sens large, *de congruo* (2), la prière pour autrui et la satisfaction pour les fautes des pécheurs et la peine qui leur est due. Les divers membres du corps mystique peuvent ainsi se guérir mutuellement, payer les dettes les uns des autres et obtenir aux coupables le pardon.

L'offrande dont nous parlons ici n'est pas un vœu de victime; elle n'implique pas non plus l'abandon à Marie pour le prochain de tout ce qu'il y a de communicable dans nos bonnes œuvres, comme le conseille le Bienheu-

(1) Cf. Saint Thomas, II$^{a}$ II$^{ae}$, q. 83, a. 15 et 16.

(2) I$^{a}$ II$^{ae}$, q. 114, a. 6 : Le mérite *de condigno* est un droit en justice à une récompense, tandis que le mérite *de congruo* est fondé seulement sur la charité et non sur la justice. Ainsi une mère chrétienne mérite des grâces pour ses enfants, à raison de la charité qui l'unit à Dieu.

reux Grignon de Montfort (1), mais elle invite à cet abandon. Elle n'oblige pas sous peine de péché, elle peut se faire pour un mois, pour un an ou plus, et se renouveler tous les jours.

Lorsque le mal à combattre est particulièrement profond, comme celui accompli par la Franc-Maçonnerie, lorsqu'il est vraiment satanique, *il faut pour le réparer une action spirituelle non moins profonde*, sous la direction immédiate de Marie, terrible au démon. C'est le rôle apostolique caché de la vie contemplative du chartreux, de la carmélite, de la dominicaine, de la clarisse, qui ont à lutter par une vie de prière incessante et d'immolation contre l'effort acharné de l'esprit du mal et des grands démons (2). Mais il doit y avoir en tout apôtre et même en toute âme fervente de l'Église militante quelque chose de cette vie contemplative et de cette sainte lutte : c'est l'offrande de soi-même renouvelée tous les jours à la sainte messe, avec une dévotion croissante à la consécration, acte du sacerdoce éternel du Sauveur; c'est l'offrande continuée, dans le cours de la journée, des contrariétés et des peines, en accomplissant de mieux en mieux nos devoirs d'état. Cette acceptation surnaturelle des peines quotidiennes, que la Providence nous envoie, s'unit à une prière, qui demande, non pas des croix, mais l'amour des croix que le Seigneur de toute éternité nous réserve pour nous purifier et nous faire travailler au salut du prochain.

Si l'on met toute la plénitude de son consentement dans une pareille acceptation et oblation, quelles n'en seront pas les conséquences! Seront-elles moindres dans l'ordre du bien que celles que produit, dans l'ordre du mal, un

(1) Cf. *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, et *Le Secret de Marie.*

(2) Cf. *Le rôle apostolique de la vie contemplative*, par un religieux chartreux.

pacte formel pleinement consenti avec le démon? Sans doute il est plus facile de détruire que d'édifier, mais avec le secours de la grâce, l'extension du règne de Dieu, quoique parfois difficile, est toujours possible et le Saint-Esprit est infiniment plus fort que le démon. Il convient que l'âme, qui s'offre ainsi, se consacre au Saint-Esprit, pour se mettre de plus en plus sous sa conduite, pour ne pas laisser passer inaperçues ses inspirations et pour leur être toujours plus docile.

Sous cette inspiration du Saint-Esprit, elle comprendra que sa propre oblation est bien peu de chose, une goutte d'eau dans l'océan, et elle sera portée alors, en la faisant, à offrir surtout à Dieu le précieux sang de son Fils, en esprit d'adoration, d'action de grâce, de supplication et de réparation. Elle se rappellera la parole de Jésus : « Si vous demandez à mon Père une chose *en mon nom*, il vous l'accordera. » A la lumière de cette parole, elle comprendra que, si Notre-Seigneur pouvait souffrir de quelque chose dans sa gloire, ce serait des obstacles que nous mettons à la communication des grâces qu'il veut nous accorder, et, pour surmonter ces obstacles, elle comprendra qu'elle doit prier très spécialement *au nom du Christ*, pour que vraiment sa prière à Lui continue en nous. Alors elle ira prendre pour ainsi dire *la plénitude de la charité qui est au Cœur du Sauveur*, pour la faire déborder sur l'Église, sur le Père commun des fidèles, sur les Évêques, les Pasteurs, les Ordres religieux, pour que dans une parfaite concorde, au-dessus des divisions humaines, tous les ouvriers de la vigne du Seigneur travaillent ensemble efficacement *contre les menées de l'esprit du mal*, pour que la foi chrétienne rayonne, l'espérance s'affermisse et que la charité victorieuse de la haine des classes les unisse vraiment, pour que se réalise en notre génération et en celles qui la suivent la prière sacerdotale du Sauveur :

« Père saint, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un comme nous... Je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux qui, par leur prédication, croiront en moi, pour que tous ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, — pour qu'eux aussi ils soient un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé » (Jean, XVII, 11, 22).

Le chrétien qui, ayant compris le sens et la portée de cette oblation, la fera et la renouvellera chaque jour, aura à certains égards plus de difficultés qu'auparavant, car il entrera dans la véritable lutte, celle qui compte pour l'éternité; mais il recevra des grâces toujours nouvelles, son cœur se dilatera et il contribuera à faire connaître au monde que le Fils unique de Dieu nous a été envoyé et qu'il est vraiment notre Sauveur.

fr. RÉGINALD GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

## LES MAITRES ET LES MODÈLES

# Un saint que l'on oublie : Le Précurseur du Christ

(*Suite*)

### II. — La décroissance du culte de saint Jean-Baptiste

*Le culte de saint Jean jusqu'au XIX^e^ siècle*

Après avoir atteint son complet épanouissement liturgique au moyen-âge, le culte de saint Jean-Baptiste se conserva jusqu'au XIX^e^ siècle dans la pleine et entière possession de ses privilèges et de ses droits, grâce à la faveur qu'il trouvait auprès du peuple chrétien, dont l'ardente dévotion envers le Précurseur était soigneusement entretenue par l'enseignement des prédicateurs et des théologiens. Saint François de Sales et Bossuet, pour ne citer que les noms les plus illustres de l'époque moderne, continuèrent de reconnaître en saint Jean-Baptiste celui que l'*Imitation* appelle « le plus excellent des saints », *excellentissimus sanctorum*.

Saint François de Sales nous a dit lui-même en plusieurs sermons ce qu'il pensait de la haute sainteté du Précurseur. Jamais il n'a ménagé les témoignages de son admiration envers notre « glorieux » saint Jean, dont il a

su relever avec beaucoup de finesse et beaucoup de charme les merveilleux privilèges et les vertus éminentes (1). Quant à Bossuet, qui jamais ne fait meilleur usage de son éloquence que lorsqu'il aborde des sujets proportionnés à l'envergure de son génie, il fut visiblement attiré, séduit par la grandeur surhumaine et l'austérité prodigieuse de Jean-Baptiste, qu'il aime à se représenter durant son séjour au désert, se livrant pleinement à l'influence du Verbe, « l'adorant dans le silence avant que de l'annoncer par sa parole, l'écoutant au dedans et s'enrichissant de sa surabondance, de sa plénitude avant que d'apprendre aux hommes de s'en approcher (2) ». Parmi les plus belles pages des *Élévations sur les mystères* on doit certainement compter celles que l'auteur consacre à la personne de saint Jean, à sa naissance merveilleuse, à sa retraite et à sa mission dont il fait bien ressortir la sublimité, parce qu'il met en vive lumière la nature d'une relation qui rattache étroitement l'un à l'autre, et pour toujours, le Christ et son Précurseur. Pour Bossuet, comme pour saint Augustin et les autres Pères de l'Église, Jean surpasse le reste des hommes. Il s'exprime très nettement sur ce point

(1) Des sermons prononcés pour la Nativité de saint Jean, il ne reste que peu de chose, de très courtes esquisses (cf. *Œuvres de S. François de Sales*, édit. d'Annecy, t. VII, p. 436, et t. VIII, p. 370). Mais saint François de Sales s'est occupé de saint Jean en de nombreux sermons, soit pour la fête de la Visitation, soit surtout pour les dimanches de l'Avent (notamment l'Avent de 1620, cf. *op. cit.*, t. IX, p. 398 et ss.). Dans sa correspondance il manifeste également son admiration pour saint Jean, dont l'exemple de renoncement « étouffe son esprit » par sa grandeur (lettre du 14 oct. 1604 à la baronne de Chantal, t. XII, p. 367). — Si nous faisions ici l'histoire du culte de saint Jean, nous aurions dû mentionner d'abord Louis de Grenade, qui a excellemment parlé du Précurseur, surtout dans ses trois sermons pour la fête de la Nativité (cf. *Œuvres de Louis de Grenade*, édit. Vivès, t. VII).

(2) *Élévations sur les mystères*, XV^e^ semaine, 7^e^ élévation (édit. Lachat, t. VII, p. 259).

dans son *Catéchisme des fêtes*, où il donne à la Nativité du Précurseur toute la place qui lui est due. A cette question : « Qui est saint Jean-Baptiste? » Bossuet répond : « Le Précurseur de Jésus-Christ et le plus grand de tous les prophètes et de tous les hommes selon la parole du Fils de Dieu (1). »

Bourdaloue, qui fut dans le même temps une des plus grandes gloire de la chaire chrétienne, ne semble pas très éloigné d'atteindre l'éloquence de Bossuet lorsqu'il entreprend de publier les louanges du Précurseur. Lui aussi se fait une idée extrêmement haute d'un ministère qu'il estime plutôt divin qu'angélique : « Entre Jésus-Christ et Jean-Baptiste, il y a eu, dit Bourdaloue, des liaisons si étroites qu'on ne peut bien connaître l'un sans connaître l'autre. Et si la vie éternelle consiste à connaître Jésus-Christ, aussi une partie de notre salut consiste-t-elle à connaître saint Jean. » Lorsqu'il a l'occasion de citer au cours de son panégyrique de saint Jean-Baptiste le célèbre témoignage que le Christ Jésus rendit à son Précurseur : *Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista*, Bourdaloue le fait suivre de ce beau commentaire : « Voilà le comble de la grandeur : car être grand même devant Dieu c'était après tout une louange qui convenait à plusieurs autres saints, mais être si grand qu'entre tous les enfants des hommes il n'y en ait point eu de plus grand, c'est la louange particulière et l'avantage de saint Jean. » Louange qui ne saurait nous surprendre, s'il est vrai, comme le déclare Bourdaloue, que Jean était proprement « l'ange de Jésus-Christ », c'est-à-dire « l'ange de notre Dieu », et qu'« il a rendu à Jésus-Christ comme précurseur des services plus importants et plus nécessai-

(1) *Catéchisme des fêtes*, t. V, p. 192.

res que jamais les anges n'ont pu en rendre à l'Homme-Dieu (1) ».

Remarquons qu'en s'exprimant de la sorte dans ce panégyrique qui est un chef-d'œuvre, non moins par la solidité de la doctrine que par la perfection de la forme, Bourdaloue n'expose pas des sentiments qui lui sont personnels, car il traduit purement et simplement la pensée de son époque. Nous retrouvons, en effet, au XVII[e] siècle des considérations du même genre chez les meilleurs auteurs spirituels de la Compagnie de Jésus. Ainsi le Père Nouët, dans son ouvrage intitulé : *l'Homme d'oraison*, relève avec autant de force que Bourdaloue la grandeur de Jean-Baptiste dont la gloire surpasse, à son avis, celle des autres bienheureux : « Tout ce qu'il y a de grand dans les patriarches, de divin dans les prophètes, d'illustre dans les apôtres, de glorieux dans les martyrs, de beau dans les vierges, d'admirable dans la sagesse des docteurs, saint Jean est tout cela. Saint Jean est tout ce qu'il veut et n'est point ce qu'il ne veut pas. Il est tout parce qu'il est la voix du Verbe : cette voix dit tout parce que Jean a la primauté partout. » Le Père Nouët déclare, en terminant son premier entretien pour la fête du Précurseur, qu'il ne trouve point de fin à ses louanges et que « l'éternité même ne suffirait pas (2) ».

Aux textes que nous venons de citer on pourrait en ajouter beaucoup d'autres qui prouvent que le XVII[e] siècle n'avait pas oublié les enseignements des Pères et des Docteurs de l'Église sur le rôle de saint Jean dans l'œuvre de notre salut. Les simples chrétiens se conformaient à la doctrine des maîtres, ils avaient pour saint Jean-Bap-

(1) Sermon pour la fête de saint Jean-Baptiste (édit. de Bar-le-Duc, t. III, p. 405).

(2) *L'Homme d'oraison*, l. IX, Entretien pour la fête de saint Jean-Baptiste, p. 230 et ss.

tiste une dévotion profonde, et lui rendaient au jour de sa fête les plus grands honneurs. C'est pourquoi, sans rien perdre de l'importance qu'elle avait acquise au moyen-âge, la Nativité du Précurseur continua d'être célébrée jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle avec toute la pompe qui convient à sa dignité, et même avec ce joyeux empressement qui caractérise les fêtes les plus populaires, les plus vivantes, de l'année chrétienne (1).

### *Le déclin de la fête du 24 juin*

C'est avec le commencement du XIX[e] siècle que s'ouvrit dans l'histoire du culte de saint Jean une période qu'il faut bien se résoudre à appeler celle de la décadence. Peut-être devons-nous assigner comme point de départ à cette phase nouvelle le concordat de 1801 qui entraîna, comme chacun sait, pour la France et les pays soumis au régime concordataire, la suppression définitive d'un grand nombre de fêtes d'obligation, parmi lesquelles figurait la très antique et très vénérable Nativité de saint Jean-Baptiste. Pour la Noël d'été le coup fut d'autant plus désastreux qu'elle ne profita pas de la mesure de compensation dont bénéficièrent d'autres fêtes également abolies, comme l'Épiphanie, la Fête-Dieu, la saint Pierre, et qui consistait en ceci que la solennité était régulièrement transférée au dimanche venant après la date liturgique. Le dommage devait être irréparable. Par la force même des choses, le peuple cessa de comprendre et de goûter une fête à laquelle il n'avait plus le moyen de participer

(1) Lors de la grande réforme liturgique de saint Pie V, l'octave de saint Jean-Baptiste gagna même en solennité. Le jour octave de la fête fut élevé du rite semi-double au rite double (cf. D. Baümer, *Histoire du Bréviaire romain*, t. II, p. 217).

et dont la solennité extérieure de plus en plus réduite ne conserva presque rien de sa splendeur passée.

Au début du XX^e siècle, il fallut pourtant se résigner à un sacrifice plus douloureux et plus complet. Lorsque le pape Pie X, par le *Motu proprio* du 2 juillet 1911, décréta que dans l'Église universelle la Nativité du Précurseur serait célébrée le dernier dimanche du mois de juin, il n'avait sûrement pas l'intention de diminuer le culte de saint Jean-Baptiste. Bien au contraire, dans la pensée du zélé pontife, cette nouvelle mesure avait pour but de rehausser l'éclat d'une fête qu'il voulait rendre plus vivante et plus populaire. Cependant certaines difficultés d'ordre pratique firent obstacle à l'application du *Motu proprio* : « *Supremi disciplinae* », qui dut subir, sur ce point et sur quelques autres, diverses modifications. La fête de saint Jean revint bientôt à sa date traditionnelle du 24 juin, mais non sans perdre définitivement son caractère de fête d'obligation (1). C'est ainsi qu'aujourd'hui le peuple chrétien n'est plus à même de goûter, ni à Rome ni ailleurs, ces joies si douces et si bienfaisantes de la Noël d'été dont la robuste piété de nos aïeux faisait ses délices.

Il est vrai qu'en prenant des mesures qui lui furent inspirées par sa condescendance toute maternelle, l'Église fit en sorte de ne porter aucune atteinte à la dignité de

(1) Le *Motu proprio* « *Supremi disciplinae* » du 2 juillet 1911 avait pour but de réduire le nombre des fêtes de précepte observées par l'Église universelle. Fixer au dernier dimanche de juin la Nativité de saint Jean parut à Pie X un bon moyen non seulement de lui conserver le caractère de fête chômée, mais aussi de rendre sa célébration obligatoire même en France et dans les pays soumis au régime concordataire. Seulement la proximité de la fête des saints Apôtres (29 juin) entraînait, au point de vue pratique, de sérieuses complications. C'est pourquoi un nouveau *Motu proprio* « *Abhinc duos annos* », du 23 octobre 1913, rendit à la Nativité de saint Jean-Baptiste sa date liturgique du 24 juin dont elle n'avait été évincée que pendant un an.

la fête elle-même. La Nativité de saint Jean, toujours précédée de sa vigile et suivie de son octave, conserve les notables prérogatives d'une fête de première classe, de l'ordre primaire. Pourtant, il faut bien en convenir, malgré ces divers privilèges, qui ont du moins l'avantage de rappeler à tous son glorieux passé, la fête du 24 juin ne jouit plus pratiquement de toute la considération à laquelle le double titre de son antiquité et de son importance liturgique lui donne de justes droits. Et d'abord, comment ne pas reconnaître que certaines circonstances sont survenues privant la Noël d'été d'une partie de son éclat?

Sans doute la fête du 24 juin demeure inscrite au nombre des solennités de première classe. — Mais sa situation est sensiblement différente de ce qu'elle était autrefois, à une époque où elle pouvait briller de tous ses feux et concentrer par là même sur le mystère qui en fait l'objet l'attention de l'univers chrétien. Ce n'est pas nous, certes, qui nous plaindrons de ce que les brillantes fêtes votives de la très sainte Trinité, du *Corpus Christi*, du Sacré-Cœur de Jésus (1), et d'autres encore, soient venues enrichir successivement le cycle liturgique pour le plus grand bien des âmes, mais, nous plaçant ici au point de

(1) La fête de la très sainte Trinité, célébrée d'abord dans quelques Églises particulières, ne fut étendue à l'Église universelle que par Jean XXII, en 1334. Pie X l'éleva au rite double de 1re classe par le décret du 24 juillet 1911. — La fête du *Corpus Christi* fut étendue à l'Église universelle par Urbain IV, en 1264. L'octave du *Corpus Christi*, en vertu du *Motu proprio* « *Supremi disciplinae* » (2 juillet 1911), est devenue octave privilégiée de 2e ordre, excluant ainsi toutes les fêtes doubles, même de 2e classe. — La fête du Sacré-Cœur, étendue à l'Église universelle par Pie IX en 1856, fut élevée en 1889 par Léon XIII au rite double de 1re classe. L'année dernière, S. S. le pape Pie XI l'a enrichie d'une octave privilégiée, d'une nouvelle messe et d'un nouvel office. Elle jouit désormais de tous les privilèges d'une fête de l'ordre primaire.

vue du culte de saint Jean-Baptiste, nous ne pouvons pas ne pas reconnaître que ces multiples fêtes, dont le développement a pris au cours de ces dernières années les proportions que chacun sait, ont peu à peu rejeté dans la pénombre la Nativité du Précurseur, qui n'est plus à même de répandre autour d'elle l'éclat de sa joyeuse lumière.

La fête du 24 juin est toujours précédée de son antique vigile. — Mais de cette vigile il ne subsiste bien souvent qu'assez peu de chose. D'une part, le précepte du jeûne et de l'abstinence observé jadis avec tant de sévérité n'est plus en vigueur depuis un certain nombre d'années (1), et, d'autre part, comme l'office lui-même doit disparaître en cas d'occurrence devant celui d'une fête ou d'une octave privilégiée, il n'est pas rare que la liturgie de la vigile soit réduite à sa plus simple expression, c'est-à-dire à une très brève et fugitive mémoire qui se surajoute à la messe du jour (2).

La fête du 24 juin est toujours suivie d'une octave. — Mais cette octave apparaît aujourd'hui comme privée de son couronnement depuis que le *huitième* jour, qui est le plus solennel et qui répond ici à un mystère particulier, cède le pas à la fête du Précieux Sang, dont la célébration a été définitivement fixée au premier jour du mois de juillet (3). Ainsi disparaît, pour la plus grande part, l'in-

(1) Jusqu'à la fin du XIX[e] siècle la vigile de saint Jean était encore considérée à Rome même comme un jour de jeûne et de « stricte » abstinence.

(2) C'est le cas, par exemple, lorsque la vigile de saint Jean tombe dans l'octave de la Fête-Dieu.

(3) Instituée par Pie IX, en 1849, la fête du Précieux Sang fut d'abord fixée au 1[er] dimanche de juillet. Lorsque Pie X remit en honneur la liturgie dominicale, il transféra la fête au 1[er] juillet. Le principe qui inspira cette mesure était excellent, mais on regrette que le jour octave de saint Jean n'ait pas été respecté. *Le 1[er] juillet, qui répond*

térêt de ce jour octave qui, par lui-même, aurait droit à tout le développement d'un office du rite double-majeur (1).

Ces précisions nous montrent combien les circonstances présentes sont peu favorables au rayonnement d'une fête dont la liturgie respire la plus vive, la plus pure allégresse. Ceci dit, nous reconnaissons volontiers que, d'après les indications des livres liturgiques, le missel, le bréviaire, le cérémonial des évêques, et d'après les décisions de la Sacrée Congrégation des Rites, la Nativité de saint Jean-Baptiste demeure *officiellement* une grande fête de l'Église et même une très grande fête. La Congrégation des Rites n'a-t-elle pas jugé à propos de déclarer que la fête du 24 juin devait être mise au rang des plus solennelles, « *solemnioribus festis* adnumeranda », et qu'il convenait de le montrer au dehors par l'emploi d'ornements plus riches et plus précieux (2)? Mais ces diverses prescriptions, si précise, si formelle qu'en soit la teneur, n'empêchent pas le déclin progressif de la fête de saint Jean, puisque celle-ci toujours moins comprise et moins goûtée, se célèbre au milieu d'une indifférence qui devient, hélas! de plus en plus générale. On est allé si loin parfois

*au 1er janvier, nous rappelle la circoncision du Précurseur.* Il est permis de souhaiter qu'un jour ou l'autre la fête du Précieux Sang prenne place dans le courant du mois de juillet. A Saint-Jean-de-Latran elle se célèbre le 3 juillet, au lendemain de la Visitation.

(1) Par le fait même nous avons perdu l'homélie du 3e nocturne qui était empruntée, depuis 1881, à un très beau passage du commentaire de saint Ambroise sur l'évangile de saint Luc.

(2) *Decreta authentica Cong. Sacr. Rituum*, t. II, décret 2507. — On trouvera également dans Gardellini, *Decreta authentica Cong. S. Rituum, Commentarium*, t. IV, p. 392, un intéressant « votum » du cérémoniaire Fornici, maintenant avec fermeté les droits de la solennité du 24 juin. Sa thèse est celle-ci : « Nativitas sancti Joannis Baptistae inter festa solemniora recensuit semper sancta Mater Ecclesia catholica. »

dans la méconnaissance des prérogatives de la Noël d'été que l'autorité ecclésiastique a dû intervenir pour sauvegarder envers et contre tout les droits liturgiques de la fête du très saint Précurseur. A titre d'exemple nous ne citerons qu'un seul fait, parce qu'il s'est passé sur une terre étrangère. Il y a quelques années, en 1916, le clergé de Venise, à l'occasion d'une première communion solennelle, conçut le projet de célébrer en l'honneur de saint Louis de Gonzague le dimanche même auquel était fixée la fête de saint Jean. Pour prévenir un tel abus, l'archevêque de Venise, Son Éminence le cardinal Lafontaine, crut devoir avertir par lettre les curés de la ville patriarcale de conserver à ce jour son vrai titulaire, le Précurseur, de lui donner tous les honneurs préparés à saint Louis et de ne pas avoir à mettre après un autre saint celui dont le Seigneur a dit : « *Inter natos mulierum non surrexit major* (1). » Inutile, croyons-nous, de multiplier les exemples de cette nature quand il suffit, pour se faire une idée de ce qu'est devenue la célébration de la fête du Précurseur, de regarder comment les choses se passent autour de nous. Que notre lecteur nous dise s'il existe aujourd'hui beaucoup de paroisses, de maisons religieuses et de collèges qui concèdent à la Nativité de saint Jean-Baptiste ce minimum d'honneurs qu'on ne voudrait pas refuser à la célébration d'un premier vendredi du mois? La vérité nous oblige à dire qu'en dehors des monastères et de quelques centres religieux où la vie liturgique a maintenu tous ses droits, saint Jean ne reçoit plus au jour particulièrement honorable de sa Nativité, *dies honorabilis* (2), ce juste tribut d'honneur dont il est

(1) Le fait a été relevé par la revue *La vie et les arts liturgiques* (1922, p. 183, n. 1) qui le rapporte d'après la revue italienne *Arte Cristiana* (août 1916), p. 315.

(2) Collecte de la Nativité de saint Jean-Baptiste.

question dans la secrète de sa fête : « Illius nativitatem *honore debito* celebrantes ».

### *Les oublis de notre siècle*

Ce n'est pas seulement au déclin rapide de la fête du 24 juin que nous reconnaissons la décroissance progressive du culte de saint Jean, mais à tout un ensemble de choses qu'il est impossible de ne pas constater. Nous savons avec quel empressement les siècles passés édifièrent des cathédrales, des églises et des chapelles à la gloire du Précurseur. Or, cette sainte ardeur qui était inspirée par une dévotion profonde, vivante, s'est considérablement ralentie, pour ne pas dire davantage, dans le temps où nous sommes. On aurait vite fait le compte des édifices que le XIX^e^ siècle et le commencement du XX^e^ ont érigés en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Il serait, en revanche, beaucoup plus long d'établir la liste des sanctuaires qui originairement voués au Précurseur ont été démolis ou même détournés de leur destination primitive pour être affectés à des dévotions plus récentes. Combien sont rares aujourd'hui les communautés religieuses qui songent à réserver dans leur chapelle remplie de statues une modeste place pour l'image, jadis si vénérée, de l'*Amicus Sponsi*! Parfois même on n'hésite pas à faire disparaître, sans le moindre scrupule, la statue de saint Jean pour y substituer celle d'un autre bienheureux estimé plus digne de recevoir les hommages du siècle présent. Nous connaissons une paroisse de Paris où il fut décidé que pour mettre en bonne place la statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui venait d'être canonisée, on se débarrasserait de l'image du Précurseur devenue trop encombrante. Les faits de ce genre — et ils surabondent — procèdent d'une notion bien défectueuse, nous semble-t-il, du culte

des saints dont nous ne sommes pas libres de modifier, au gré de nos désirs, la céleste hiérarchie. Il ne convient pas qu'un zèle indiscret nous fasse méconnaître la prééminence de celui qui, en sa qualité de précurseur, l'emporte sur les patriarches et les prophètes, les apôtres et les martyrs, les pontifes, les confesseurs et les vierges. Sans doute, chaque époque a ses dévotions particulières répondant à des besoins actuels, rien de plus légitime. Le moyen-âge a eu lui aussi ses saints de prédilection, mais on ne voit pas qu'il ait jamais donné à saint Georges ou à sainte Catherine la place qui revenait à l'Ami de l'Époux.

Tout ce qu'on pourrait dire, non pas pour justifier mais pour expliquer l'exemple cité plus haut, c'est qu'il devient assez logique de retirer d'une église l'image d'un saint que les fidèles ont cessé d'honorer et de prier. Car nous nous voyons dans la nécessité de faire cette autre constatation : les chrétiens de notre temps se désintéressent de plus en plus du culte que l'Église rend à saint Jean-Baptiste. Il y a même sur ce point une disproportion frappante entre la prière liturgique où l'Église continue de faire très large la part du Précurseur, et la dévotion privée où cette part se réduit à rien ou presque rien (1). Quiconque voudra toucher la chose du doigt n'aura qu'à prendre la peine d'ouvrir au hasard l'un ou l'autre de ces pieux recueils qui sont mis à l'usage des fidèles sous le nom d'eucologe ou de journée du chrétien. Du premier coup on y trouve des formules de prières aussi nombreuses que

(1) Le récent ouvrage intitulé *Ecclesia* (Bloud, 1927), qui se présente comme « une encyclopédie populaire des connaissances religieuses, » contient un chapitre sur « Les dévotions catholiques » (p. 199) où saint Jean-Baptiste n'est même pas nommé! Et Bourdaloue nous disait tout à l'heure qu'*une partie de notre salut consiste à connaître saint Jean.* On voit le chemin parcouru depuis le XVII[e] siècle.

variées en l'honneur de Notre-Dame, de saint Joseph, des saints Anges et de beaucoup d'autres saints, mais on y cherchera vainement une humble supplication, une brève invocation s'adressant au saint de notre baptême, le Précurseur du Christ et le témoin de l'Agneau. Ceci est d'autant plus surprenant que les anciens livres liturgiques, sacramentaires et missels, et même les livres d'Heures, contiennent à la louange de saint Jean des prières non moins riches de doctrine que ravissantes par la fraîcheur et la simplicité de l'expression.

Toutefois, il n'est pas très difficile d'expliquer une omission qui, à première vue, paraît assez étrange. Si la mémoire de saint Jean n'est plus aussi vénérée de nos jours qu'elle l'était jadis ; si le besoin de recourir à sa précieuse intercession, *praeclara oratio*, se fait moins vivement sentir à la génération contemporaine, c'est tout simplement parce que les chrétiens de notre époque connaissent de moins en moins le Précurseur lui-même et qu'ils n'estiment plus à sa juste valeur l'importance de son rôle dans l'économie de notre salut. Il ne pouvait pas en être ainsi dans l'antiquité, lorsque la personne de saint Jean, toujours inséparablement unie à celle du Sauveur, faisait l'objet d'un enseignement plus assidu et plus complet. Le nombre des sermons, homélies et discours qui lui furent consacrés par les Pères et les Docteurs de l'Église est considérable. L'impatience frémissante avec laquelle le petit peuple d'Hippone attendait pour le 24 juin le discours de son évêque nous montre combien les chrétiens du V^e^ siècle étaient avides d'écouter les louanges de saint Jean-Baptiste. Les prédicateurs du moyen-âge et des siècles qui le suivirent n'ont pas manqué de faire eux aussi, nous l'avons vu, très large et très belle la part du Précurseur dans l'enseignement de la chaire chrétienne. Sachant, comme le dit saint Ambroise,

que parler de Jean c'est annoncer le Christ, ils ont prêché Jean pour prêcher le Christ : *Qui Joannem loquitur, Christum prophetat. Loquamur Joannem, loquamur et Christum* (1). Pourquoi faut-il que les préoccupations nouvelles et les pressantes besognes de notre époque tourmentée aient détourné l'attention de nos prédicateurs modernes d'un sujet qui n'a pourtant rien perdu de son actualité? La part qui est faite à saint Jean-Baptiste dans les œuvres oratoires et les écrits spirituels du XIX[e] siècle est quasi insignifiante (2). Un tel silence qui peut se justifier sans doute par de bonnes raisons n'en demeure pas moins fort regrettable au point de vue du culte de saint Jean, dont la très noble figure, en devenant toujours plus lointaine, a cessé d'être familière aux esprits de notre siècle (3). Silence d'autant plus regrettable que la littérature hagiographique de notre temps, celle-là du moins qui vise principalement à l'instruction et à l'édification des fidèles, ne se préoccupe pas beaucoup de faire connaître la vie merveilleuse d'un saint qui a eu l'incomparable privilège d'être glorifié par le Sauveur lui-même (4).

(1) Commentaire sur l'évangile de saint Luc, II, 32.

(2) C'est peut-être dans l'Année liturgique (Temps après la Pentecôte, t. III) qu'on trouvera les meilleures pages sur saint Jean-Baptiste. L'auteur de la continuation a su parler du Précurseur, en vrai disciple de Dom Guéranger, avec cette solide dévotion qui se puise dans une lecture assidue de l'Écriture et des Pères. Il déplore, comme il convient, « les oublis de l'ingratitude ».

(3) Parmi les justes causes qui expliquent le silence des prédicateurs il faut signaler cette circonstance : la saint Jean n'est plus au nombre des fêtes chômées, les seules auxquelles le peuple puisse prendre part et recevoir la parole de Dieu.

(4) Tout le monde connaît la collection « *Les saints* » qui compte aujourd'hui environ 150 volumes, or il n'y a pas encore été donné de place à saint Jean-Baptiste. Si les catholiques délaissent le Précurseur, les incroyants, eux, ne s'en désintéressent pas. Nous en avons la preuve dans le récent livre de M. M. Goguel : *Au seuil de l'Évangile, Jean-Baptiste* (Paris, Payot, 1928). Aux yeux de cet auteur le récit fait

Enfin, s'il nous était permis d'aller jusqu'au bout de notre pensée, nous dirions qu'à notre humble avis le Précurseur de Jésus, le témoin du Verbe fait chair, mériterait d'occuper dans l'enseignement théologique une place un peu plus honorable et un peu plus importante que celle qui lui est si parcimonieusement ménagée dans les ouvrages traitant de l'Incarnation (1). Il nous semble que la sainteté éminente de saint Jean, ses privilèges exceptionnels, son rôle dans l'œuvre rédemptrice, le témoignage impressionnant des Pères de l'Église en faveur de sa prééminence, constituent autant de points qu'il y aurait lieu d'examiner de très près à la lumière des données de l'Écriture, de la tradition et des principes de la théologie.

*Conclusion*

Nous n'en dirons pas davantage sur un état de choses qui mériterait, nous le savons, de plus amples développements. Il nous suffit pour notre part d'avoir, au moyen

par saint Marc de la mort du Précurseur est indéfendable, alors que Renan voyait dans ce récit la seule page vraiment historique de tout l'évangile! Nous n'en sommes que plus reconnaissants au R. P. Buzy de nous avoir donné son solide travail : *Saint Jean-Baptiste, études historiques et critiques* (Paris, Gabalda, 1922). Il serait désirable que l'auteur voulût bien mettre son livre à la portée de tous les fidèles en le dégageant d'un certain nombre de discussions critiques.

(1) Comment se fait-il, par exemple, que le *Dictionnaire de théologie catholique*, qui consacre des articles à des personnages d'une importance très secondaire, ne contienne pas une étude d'ensemble sur le Précurseur? Cette fâcheuse lacune a été relevée par le R. P. Lebreton, dans les *Recherches de science religieuse* (mai 1924, p. 380) : « Sur saint Jean-Baptiste on regrette de ne pas trouver d'article d'ensemble. Il ne manque pas cependant de questions théologiques soulevées autour de la personne et du rôle du Précurseur. » Dans le traité *de Verbo incarnato* on fait une part de plus en plus large à Notre-Dame et même à saint Joseph. On a bien raison; mais pourquoi passer complètement sous silence saint Jean-Baptiste? N'est-il pas tout indiqué d'en parler à propos du baptême du Sauveur?

de cette trop brève étude, attiré l'attention de nos lecteurs sur un *fait* qui n'est malheureusement pas contestable, à savoir : l'universelle décadence du culte de saint Jean-Baptiste. Il serait très intéressant d'examiner les *causes* de cette regrettable décadence. Nous ne pouvons que les indiquer en terminant.

Il y a d'abord une première cause d'ordre général qui ne concerne pas seulement le culte du Précurseur, c'est le *fléchissement de l'esprit liturgique*. Il en est du culte de saint Jean, comme il en est du culte de la Croix qui ne ressemble plus guère à ce qu'il était au moyen-âge; comme il en est des périodes les plus saintes de l'année liturgique, le Carême, le Temps pascal, qui, même après les bienfaisantes réformes du pape Pie X, n'ont pas repris dans la vie chrétienne toute la place qui leur revient; comme il en est des plus grandes fêtes de l'Église, telles que Pâques ou l'Épiphanie, qui ne sont pas toujours les mieux comprises ni les plus appréciées. On peut dire en un mot, du culte de saint Jean, qu' « il a subi le sort de la liturgie tout entière (1) ». Mais à côté de cette cause d'un caractère général, il y en a une plus particulière que nous avons fait entrevoir dans les pages qui précèdent : *Saint Jean-Baptiste est de moins en moins connu*. Quelle différence entre l'idée si incertaine, si vague que beaucoup de chrétiens se font du rôle de saint Jean, et la notion si élevée, si complète et si large que s'en faisaient les Pères de l'Église, ou même, plus près de nous, des auteurs comme Bossuet et Bourdaloue! Rien ne serait donc plus utile pour connaître Jean et pour l'aimer, rien ne serait plus simple que de recourir aux indications de la sainte Écriture, aux enseignements des Docteurs de l'Église et des grands théologiens, aux insinuations plus discrètes

(1) Mgr Harscouët, La Noël d'été (*Questions liturgiques*, 1911, p. 331).

de la liturgie. Il y aurait encore un beau livre à écrire sur le très saint Précurseur. Entreprendre une œuvre de ce genre serait travailler non seulement à la gloire de Jean, mais surtout à la louange du Christ, puisqu'on ne peut parler de Jean sans annoncer le Christ. Dieu veuille qu'après avoir constaté non sans tristesse « les oublis de l'ingratitude », nous puissions voir bientôt s'ouvrir, pour le culte de saint Jean, une nouvelle période, celle d'une juste et féconde restauration (1).

Dom E. Flicoteaux, O. S. B.

(1) En proposant saint Jean-Baptiste Vianney comme leur modèle et patron à tous ceux qui sont investis de la charge pastorale, Notre Saint-Père le Pape Pie XI ne les invite-t-il pas à s'appuyer, dans l'exercice de leur ministère, à l'exemple du saint curé d'Ars, sur les mérites et l'intercession de celui qui fut divinement chargé de « préparer les voies du Seigneur »?

# La dévotion au Sacré-Cœur chez les Dominicaines des bords du Rhin aux XIII^e-XIV^e siècles

La dévotion au Sacré-Cœur n'est pas d'hier. De tous côtés on en étudie les origines et le développement. Voici quelques extraits de vieilles chroniques où l'on verra comment sur les bords du Rhin les Sœurs dominicaines du XIII^e siècle pratiquaient déjà la dévotion. Aucune d'elles n'a eu et n'aura jamais la notoriété d'une sainte Catherine de Sienne ni d'une sainte Agnès de Montepulciano. Ce sont cependant des fleurs exquises dont la plupart se sont épanouies ici-bas comme des lys du désert : pour le seul regard de Dieu. Il faut feuilleter les Chroniques des monastères pour retrouver leur nom ; en ces pages quelque pieuse annaliste a tendrement consigné le souvenir d'une sœur aimée dont les vertus avaient embaumé le cloître. C'est donc là que nous puiserons les indications relatives à notre sujet ; mais peut-être, avant de fouiller les archives de quelques-uns des soixante-cinq monastères échelonnés sur les deux rives du fleuve, faut-il commencer par deux Sœurs du Tiers-Ordre qui, du reste, paraissent être les premières dans l'ordre chronologique.

## Mechtilde de Magdebourg

La première est Mechtilde de Magdebourg († 1293), sœur d'un dominicain, qui, avant de mourir dans une

extrême vieillesse au monastère d'Helfta, passa presque toute sa vie comme tertiaire dominicaine dans le monde et y reçut de nombreuses révélations, recueillies sous ce titre : *La lumière de la Divinité* (1). Thierry d'Apolda, en écrivant la vie de saint Dominique (2), y a introduit quelques-unes de ces révélations, sans mettre en doute qu'elles fussent divines, mais sans citer leur auteur, parce qu'il était trop contemporain. C'est en tant que tertiaire dominicaine séculière que Mechtilde a reçu presque toutes ses révélations. Ce sont les vertus de saint Dominique et de ses enfants qui lui sont montrées, et elle-même appelle le saint Patriarche « son bien-aimé Père (3) ».

« *Le sang du cœur de Jésus-Christ* ». — Dans la grosse maladie qui m'accablait, Dieu se révéla à mon âme et me montra la plaie de son Cœur en me disant : « Vois quel mal ils m'ont fait! » Et mon âme répondit : « Hélas, Seigneur, pourquoi avez-vous souffert tant de maux? Lorsque votre sang pur se répandit avec tant d'abondance dans votre oraison, il y en avait assez pour racheter le monde entier. — Non, dit-il, mon Père n'était pas satisfait ainsi : la pauvreté, les travaux, toutes les souffrances et les mépris, ne furent qu'un coup frappé à la porte du ciel, jusqu'à ce que le sang de mon Cœur ait été répandu sur la terre; alors seulement fut ouvert le royaume des cieux. Et l'âme dit : « Seigneur, quand cela arriva, vous étiez déjà mort; je m'étonne qu'un mort puisse encore répandre du sang. » Notre-Seigneur répondit : « Mon corps avait souffert la mort naturelle, quand le sang de mon Cœur avec le rayon de la divinité coula par la plaie de mon côté... »

(1) *La Lumière de la Divinité.* Traduction des Bénédictins de Solesmes. Paris, 1878.

(2) Thierry d'Apolda († 1298). Livre sur la vie et la mort de S. Dominique. Boll., *Acta Sanctorum*, août I. Traduction de Mgr Curé, Paris, 1887.

(3) Ses révélations furent recueillies par le dominicain Henri de Halle, son directeur pendant trente ans, et ensuite traduites en latin par un autre Frère Henri du même Ordre.

« *Comment l'âme fidèle se conforme à Jésus-Christ.* » — Un jour que toutes les sœurs (1) se hâtaient pour aller entendre la parole de Dieu, la sœur Mechtilde resta seule enfermée dans une cellule. Prise alors d'une grande tristesse, elle parla ainsi intérieurement : « Je suis bien malheureuse, Seigneur, d'être empêchée par la maladie d'entendre votre parole. » Aussitôt le Consolateur des affligés lui apparut sous l'habit des Frères Prêcheurs et lui dit : « Vois, mon épouse, comme mes yeux sont beaux, comme ma bouche est droite, comme mon cœur est embrasé... et imite-moi... (2) »

La sœur Mechtilde exprime ensuite une bien jolie pensée sur les plaies de Notre-Seigneur; pensée qui a sa place ici puisque la blessure du Cœur n'en est pas exclue :

« A la droite du Seigneur se tient Jésus notre Sauveur, les plaies béantes, sanglantes, non bandées pour triompher de la justice du Père qui menace de près tant de pécheurs, car tant que le péché se commettra sur la terre, les plaies du Christ resteront ouvertes, sanglantes, sans toutefois lui causer de douleur; mais après le jugement le Christ prendra un nouveau vêtement, qui n'aura jamais apparu à moins que Dieu ne l'ait révélé. Ses douces plaies se fermeront, et à leur place il y aura comme une feuille de rose et l'on n'y verra plus que d'agréables signes de son amour qui ne s'effaceront jamais... (3) »

Et plus loin dans son petit office de la Passion :

« O mépris déplorables! ô douleurs lamentables, que celles qui s'abattent sur votre auguste corps et sur votre doux Cœur! Aidez-moi, Seigneur bien-aimé, à supporter dans votre amour tous mes mépris et toutes mes souffrances... O corps auguste qui est mort pour moi, bien-aimé Jésus! Je vous prie d'accorder à tous mes sens de pouvoir sans cesse se

(1) On croit également que Mechtilde de Magdebourg était béguine sans cesser d'être tertiaire. On sait quels liens existaient entre les béguinages et les Frères Prêcheurs qui en avaient souvent le gouvernement et la direction spirituelle.

(2) *La Lumière de la Divinité*, p. 38 et 46.

(3) *Ibid.*, p. 52, 229 et 230.

réjouir de cette lance ensanglantée, de la plaie de votre doux Cœur, et à mon âme misérable de s'y réjouir éternellement, ainsi qu'à tous ceux pour qui je dois et je veux chrétiennement prier. Amen (1). »

Avant de quitter Mechtilde, citons encore ce trait :

« *De l'Ordre des Frères Prêcheurs.* » — « ... Le Seigneur me dit donc à ce sujet : « Deux choses me plaisent surtout dans l'Ordre des Frères Prêcheurs et font que mon Cœur (2) leur sourit sans cesse. L'une est la sainteté de leur vie, l'autre est le grand profit de l'Église (3). »

Mechtilde était en vénération à Helfta. Sœur Gertrude venait d'exhaler son dernier soupir dans le Cœur divin, et sainte Mechtilde la contempla illuminée d'un rayon que le Cœur de Notre-Seigneur dirigeait vers le sien. On peut supposer que la grande dévotion de cette vieille et sainte amie au Cœur de Jésus ne fut pas sans influencer celle bien connue des deux moniales cisterciennes (4).

A Stommeln, près de Cologne, vivait à la même époque une autre tertiaire dominicaine, la B^se^ Christine (1242-1312). Sa vie assez extraordinaire, du moins dans la première partie, fut écrite par le Frère Pierre de Dacie, O. P., Provincial, témoin oculaire de nombreux faits qu'il rapporte. La fête de Christine de Stommeln est célébrée dans le diocèse de Cologne et même dans toute la Province dominicaine d'Allemagne depuis 1919. Pierre de Dacie raconte comment, dans les épreuves mystiques que le Seigneur lui faisait traverser pour la purifier, elle prenait la fuite dans le Cœur de Jésus. Et quand les esprits infer-

(1) *La Lumière de la Divinité*, p. 52, 229 et 230.

(2) Il n'est pas facile de démêler dans la traduction française s'il s'agit du Cœur de Notre-Seigneur ou du cœur de Dieu.

(3) *La Lumière de la Divinité*, p. 76.

(4) Mme Ancelet Hustache : *Mechtilde de Magdebourg*, chap. VI. Paris, 1926.

naux, qui s'acharnèrent longtemps sur elle, la menaçaient davantage, elle priait ainsi :

« Seigneur Jésus, je te demande, par ta mort, par tes souffrances et par ton très doux Cœur brisé d'amour, de prendre pitié de mon cœur angoissé et de le protéger dans le tien, le plus doux des cœurs. »

Elle fit encore cette belle prière dans une autre épreuve intérieure :

« Seigneur Jésus, toi ma seule espérance depuis ma jeunesse, tu as toujours été pour moi un fidèle consolateur dans mes angoisses. Ni la rage de mes persécuteurs, ni l'amertume des tourments, ne pourront me séparer de toi. Au moment de ma mort, prends-moi avec joie dans ton amour et enterre-moi à jamais dans ton Cœur (1). »

## Quelques moniales

Entrons maintenant dans le silence des cloîtres. Grâce aux chroniques des Sœurs en partie conservées nous pouvons pénétrer dans quelques-uns de ces jardins fermés et y faire des trouvailles. Qui était mieux préparé aux secrets divins que celles-là, choisies et mises à part par le Cœur de Jésus ?

Écrite par Catherine de Guebwiller, la chonique d'« Unterlinden » à Colmar a été traduite en latin par le bénédictin Bernard Pez. On y trouve ce trait (2) :

« Le Provincial des Dominicains Hermann de Havelsberg était très en peine de sa nièce Gertrude de Saxe, qui, devant entrer à Unterlinden, rencontrait beaucoup d'obstacles. Il craignait qu'elle ne perdît sa vocation et en avait parlé à Sœur Hedwige, du même monastère, qui se mit à recommander instamment cette jeune nièce au Seigneur. Elle vit alors

(1) *Grande Année Dominicaine*, novembre, 2. Richstatter, *l. c.*, p. 117.
(2) Pez, VIII, 353.

venir à elle un ange sous la forme d'un beau jeune homme qui lui remit un linge plié et lui dit : « Déplie-le et regarde. » La sœur obéit, et Gertrude lui fut montrée comme étant dans le cœur de Jésus sur une image merveilleuse du crucifix. Et comme Hedwige s'en étonnait, Notre-Seigneur lui dit : « Ma « fille, l'homme peut m'être uni bien plus intimement encore « que tu ne saurais te le figurer (1). »

Gertrude devint une sainte moniale à Colmar; les souffrances physiques furent son partage. Un jour, après une longue oraison, dévorée d'une soif ardente, elle finit par s'assoupir. Alors il lui sembla qu'on la désaltérait d'une eau fraîche et limpide, et une voix lui disait : « Buvez, ma fille, de cette eau dont la source est dans mon cœur. » Elle but et se réveilla, sa soif apaisée.

Il convient de placer ici le nom d'Elisabeth Stagel, la fille spirituelle d'Henri Suso, celle qui lui demandait « de la conduire au Cœur divin ». On connaît d'elle fort peu de choses; on ne sait pas la date de sa mort; on n'est même pas sûr du monastère qu'elle habitait. Les uns la placent à Schonesteibach, d'autres à Tötz, près de Winterthur en Suisse, et c'est ce qui est beaucoup plus probable. On sait qu'elle rédigea des chroniques dont les débris ont été recueillis. En ces notices nous allons retrou-

(1) Le Père Bainvel (*La dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, p. 254) rapporte ce trait d'après le V^te^ de Bussières : *Les mystiques d'Unterlinden*, comme nous l'avons fait nous-même ailleurs (*Chez les Dominicaines du Grand Ordre*, Desclée, 1923). Mais Bussières commet une erreur en attribuant la vision au Provincial Hermann. En recourant à des sources originales, on voit que c'est la sœur Hedwige qui en fut gratifiée; ce qui du reste n'a pas d'importance pour notre thèse. Au même endroit et toujours à propos de ces passages sur Gertrude de Saxe, le P. Bainvel se demande s'il s'agit là du cœur proprement dit ou seulement de la poitrine, ce qui ferait une petite différence, sans que cependant la pensée du cœur soit absente. Le texte latin porte bien le mot « cor ».

ver plus d'un trait se rapportant à notre dévotion. Elle raconte de sœur Mechtilde de Stanz que son cœur était tout enflammé parce que le Christ l'avait embrasé de son Cœur divin, selon le mot de saint Augustin : « Le Cœur du Christ avait blessé le mien. Elle rapporte encore que la sœur Adèle de Frauemburg s'exprimait ainsi :

« Dans une lourde souffrance qu'il me fallait porter, je vis Notre-Seigneur en croix avec ses blessures toutes sanglantes, et Notre Chère Dame était debout à côté de Lui, embrassant la croix d'un de ses bras. Notre-Seigneur descendit de la croix, me baisa tendrement et me pressa amoureusement sur son Cœur, me disant avec une grande douceur : « Ne crains rien, « je serai ton éternelle récompense, il faut que tu souffres « plus encore. » Alors je répondis : « O Seigneur, oui! arra- « che, si tu le veux, mes pieds, mon cœur, ma tête et tous « mes membres, je le souffrirai volontiers. » Le Seigneur me montra alors toutes ses plaies cicatrisées, me disant : « Voici que maintenant tu as guéri mes blessures. »

Une autre sœur, Sophie de Klingenau (1), ayant pris sur elle de rendre un service d'amitié à une autre qui l'avait offensée, vit Notre-Seigneur descendre sur l'autel, beau et radieux, et la serrer tendrement sur son Cœur pour ce qu'elle venait de faire par amour pour lui. Elisabeth Stagel rapporte aussi la pieuse pratique de Marguerite Finquin :

« Chaque nuit, avant Matines, elle récitait trois *Pater*. Pendant le premier, elle méditait sur la douleur qu'éprouva le tendre Cœur du Seigneur lorsqu'il se retira de la société des hommes et voulut être dans sa peine sans aucun secours humain. Au second, elle méditait sur la grande souffrance qu'eut son pauvre Cœur lorsqu'il se déroba à la protection de son Père céleste pour se livrer à la cruelle puissance de ses méchants ennemis. Enfin au troisième, elle compatissait à sa douleur quand il se retira de la consolation du Saint-Esprit,

(1) Cette Sœur était-elle à Tötz? Il nous est difficile de le préciser.

en sorte que sa peine et son martyre atteignirent leur point culminant. Elle s'occupait à cette méditation l'espace de temps que dure une vigile (1). »

La chronique du monastère de Oetembach, également écrite en allemand entre 1330 et 1350, parle de la sœur Ida de Hutwil, qui « voyait Notre-Seigneur comme il était sur la terre et contemplait ses blessures reçues par amour. Une lumière sortait de celle de son Cœur, si belle qu'elle pouvait être comparée au soleil, si grande que cette flamme de feu n'avait de fin, ni dans la hauteur, ni dans la largeur, ni dans la profondeur. Ida en était tout illuminée et ressentait une douceur divine débordant toute intelligence, toute joie et tout amour. Cette même chronique rapporte le fait d'Adèle Schwarz, « une très sainte, obéissante et chère Sœur », qui dans ses difficultés s'en allait répandre son âme devant Dieu.

« Alors Notre-Seigneur lui ouvrait son Cœur et la laissait regarder dans l'abondance des vertus qui le remplissaient, toutes d'une infinie perfection. Trois vertus la frappaient davantage. La première était la bonté de ce divin Cœur envers ses ennemis, car il était aussi vide d'amertume, aussi simple que le cœur d'un nouveau-né. La deuxième, son humilité, qui l'avait fait tellement s'abaisser au-dessous de toute créature que son Cœur eût volontiers souffert, par amour pour nous, encore plus de mépris. La troisième, son amour, si grand qu'il désirait souffrir plus que tout ce qu'il est possible d'imaginer. »

Sœur Élisabeth d'Eicken, du même monastère, morte en 1310, était digne de l'estime particulière que lui portait Maître Eckhart. Elle avait pour son divin Époux un amour si intense qu'il ne pouvait s'exprimer en paroles;

(1) Le fait de Marguerite Finkin est cité d'après le R. P. Wilms, O.P., *Das Beten der Mystikerinnen*, « La Prière des Mystiques ». Fribourg-en-Brisgau, 1923.

mais elle se trouva obligée d'en écrire quelque chose parce que Dieu l'y força. Lui, qui l'appelait l'amie chérie de son Cœur, lui dit :

« Je veux que tu écrives afin que l'on connaisse avec quel amour je t'ai portée dans mon divin Cœur avant la création du monde. »

Le Sacré Cœur était le secours de sœur Gertrude, du cloître dominicain de Katharinthal, près de Diessenhoven, dans les tentations intérieures qui l'assaillirent furieusement. Une nuit, comme elle était à matines, Notre-Seigneur lui apparut tenant en main un calice d'or; il y laissa couler le sang de son Cœur et y fit boire sa fidèle épouse en lui disant : « Seras-tu encore incroyante? »

A Mechtilde de Waldeck, de Kirchberg près de Haygerloch, Notre-Seigneur disait : « Tu devrais m'aimer comme je t'aime : du fond de mon Cœur. »

Hilti Bruns avait coutume de jeter tous ses soucis dans le Cœur de Jésus :

« Puisque, disait-elle, Dieu a laissé mourir son humanité sur la croix, nous devons aussi mourir spirituellement. Et il faut aller au Cœur de Notre-Seigneur comme font ceux qui, le Vendredi-Saint, offrent à Dieu comme pénitence de leurs péchés tout ce qu'ils ont souffert et tout ce qu'ils auront à souffrir. »

Entre toutes ces figures de saintes moniales, trois doivent retenir un peu plus longuement notre attention parce qu'elles sont mieux connues, ayant laissé des souvenirs écrits.

La Bienheureuse Marguerite Ebner (1291-1351), du monastère de Maria-Mödingen près Dillingen, dut à sa grande dévotion au Cœur de Jésus la haute perfection où

elle parvint. Elle mourut le jour octaval du *Corpus Christi*, c'est-à-dire la veille de la fête actuelle du Sacré-Cœur. Voici en quels termes elle raconte ce qui lui arriva en 1334, un jour qu'elle priait devant le grand crucifix du chœur :

« Notre-Seigneur s'inclina vers moi et me permit de baiser son Cœur ouvert et d'y boire son sang. »

Elle raconte encore dans son mémorial :

« Pendant le temps pascal, il me vint un grand désir de toucher, comme le saint apôtre Thomas, le cœur blessé et ouvert de mon Sauveur Jésus-Christ; de m'y abîmer et de m'y abreuver pour partager sa douleur comme personne et de m'y reposer enfin comme saint Jean. »

Un autre jour de Pâques, elle sent « l'amour de Jésus-Christ pour nous, battant fortement dans son Cœur ». Une fois que, bien malade, elle avait accepté un oreiller de plumes : « Un grand chagrin, dit-elle, me saisit, et je promis au Cœur aimant de Jésus-Christ de ne pas m'en servir, à moins qu'il ne me fût commandé par ma prieure. »

Invitée par Henri de Nördlingen à écrire les grâces qu'elle avait reçues, Marguerite supplie saint Jean l'Évangéliste de l'aider à le faire dans la vérité, cette vérité que, dit-elle, « elle buvait au doux Cœur de Jésus-Christ ». L'apôtre bien-aimé fut vraiment son guide pour la conduire au Sacré-Cœur :

« Quand je me rappelle, écrit-elle, comment saint Jean reposait sur le doux Cœur de mon Sauveur Jésus-Christ, je me sens touchée par une grâce si douce que je ne puis l'exprimer en paroles, non plus que quand je songe au divin breuvage qu'il y buvait, et je reste en admiration, en joie et en désir de mourir d'amour. »

Marguerite Ebner avait l'habitude de réciter l'*Anima Christi* (remarquons que nous sommes en 1344), et dans sa collection de prières : « *Les grandes Patenôtres* », on trouve cette prière au Cœur de Jésus :

« Je te demande, ô mon Sauveur, par cette souffrance de la blessure de ton Cœur, de laisser ce Cœur s'imprimer comme un sceau d'amour dans tout cœur droit et d'autant plus profondément que plus intense fut ta bonté qui nous l'a donné (1). »

Au monastère d'Engelthal près Nuremberg vécut pieusement Christine Ebner (1277-1356) tante de Marguerite. Elle mourut en la fête de saint Jean l'Évangéliste. On cite d'elle cette prière :

« O Seigneur, si j'avais la voix de tous les hommes, je voudrais te louer; si j'avais à ma portée toutes les pénitences qu'ils peuvent faire, je voudrais te les offrir; si j'avais le sang de tous les martyrs, je voudrais te le donner, et si j'avais l'amour de tous les cœurs, je voudrais m'en servir pour t'aimer. »

A quoi Notre-Seigneur lui répondit :

« Si, au lieu de toutes ces choses, tu m'offrais une seule pensée de mon Cœur, tu m'enrichirais davantage (2). »

Un jour pendant la messe que disait au monastère Henri Nördlingen, le Sauveur apparaissant à Christine « lui permit de boire à la blessure de son Cœur comme l'abeille boit dans les fleurs ». Une autre fois, il lui apprit que son Cœur trois fois saint « sonnait et résonnait au

(1) *Grande Année Dominicaine*, décembre, 2. Richstatter, *l. c.*, p. 110. — Les écrits de Marguerite Ebner ont été traduits en latin par ordre du R^me^ Père Antonin Cloche, 60^e^ Maître Général de l'Ordre. Sa vie, ainsi que celle de sa tante Christine, a été publiée en allemand par le P. Lochner, O. S. B.

(2) P. Lochner, *Christine Ebner*, 14.

ciel en sorte que cette divine harmonie est pour les saints qui l'entendent une fête nuptiale continuelle ».

Adèle Langmann († 1375) vivait dans le même monastère que Christine et paraît en avoir été l'annaliste. Elle-même connaissait aussi le chemin si doux qui mène au Cœur de Jésus et elle le prenait pour y chercher le pardon de ses fautes :

« O Seigneur, s'écrie-t-elle, souviens-toi que tu as pardonné à Marie-Madeleine tous ses péchés, à cause de ses larmes de componction, et que tu l'as élevée à la vie de contemplation. Je te prie, ô Seigneur, au nom de cet amour qui de ton tendre Cœur s'est répandu sur elle, comme il se répand sur tous ceux qui t'aiment, pardonne-moi aussi mes péchés et conduis-moi comme elle à la vie de contemplation... Écris mon nom dans ton Cœur. »

Et Notre-Seigneur lui dit :

« Je veux t'inscrire dans mon Cœur afin que tu y demeures toujours. »

Promesse admirable, grâce insigne qui rappelle presque mot à mot celle que le Sacré-Cœur devait faire trois cents ans plus tard à sainte Marguerite-Marie. Ce ne fut pas la seule faveur dont fut gratifiée Adèle. En la fête de sainte Marie-Madeleine, le Sauveur « la fit reposer sur son Cœur ». Un autre jour, il lui dit :

« Mon divin Cœur, dans son grand amour, te reste ouvert. Prends-y tout ce que tu veux, et quoi que ce soit que tu me demandes, je te donnerai mille fois plus. Penche-toi sur ce cœur et prends-y ton repos comme saint Jean. » Enfin un jour « il la pressa si fortement sur son Cœur qu'elle adhérait à lui comme la cire au cachet dont elle reçoit l'empreinte, et pendant quatre semaines elle le sentait constamment dans son cœur... l'unissant au sien et voulant lui donner tout ce qu'elle désirait d'une manière si sûre, si rapide et si incompréhensible qu'on ne pourrait l'écrire (1). »

(1) Richstatter, *l. c.*, p. 111 et 112.

Au XV^e^ siècle, on trouve encore, dans les mêmes régions, quelques documents concernant la dévotion des Sœurs de l'Ordre des Frères Prêcheurs au Cœur sacré du Sauveur. Ils sont cités par Jean Meyer dans son livre sur la réforme des couvents de femmes. Il donne à ses sœurs en saint Dominique l'exemple de la prieure Claire Töltz, qui mourut en 1421, au monastère de Schönensteinoach, en odeur de sainteté, et qu'il connut personnellement. Quoique infirme et obligée de se servir d'une canne pendant de longues années, elle était joyeuse et rayonnante surtout quand elle entendait prononcer le nom de Jésus. Et, dit Meyer, elle avait une grâce particulière et une spéciale dévotion au bon, doux et suave Cœur de notre aimable Sauveur. »

Il parle encore de la pieuse et intelligente maîtresse des novices du même monastère, Claire d'Osten († 1447), qui, « apprenait aux jeunes sœurs à aller se réfugier dans le bon Cœur de notre cher Seigneur Jésus pour s'y garder de la contagion du siècle ». Voici comment s'exprimait la sœur (1) :

« Chaque jour je m'enferme en un triple château. Le premier est le cœur tout pur et virginal de la noble Vierge Marie, contre toutes les attaques de l'esprit malin ; le second est le cœur tout bon de notre aimable Seigneur Jésus, contre toutes les attaques de la chair ; le troisième est le saint sépulcre, où, auprès de Notre-Seigneur, je me cache du monde et de toutes les créatures nuisibles. »

### Lettres et poésies

Les archives de ces monastères rhénans conservaient d'autres souvenirs : des écrits, des lettres, des enlumi-

(1) D'après le P. Denifle cité par le P. Bainvel (*La dévotion au Sacré Cœur*, p. 255).

nures sans nom d'auteurs. Là encore on trouve à puiser une intéressante documentation qui met en relief l'influence de ces soixante-cinq foyers de prière et de lumière sur leur entourage et sur leur siècle.

Qui ne connaît l'apostolat discret mais persévérant des couvents de femmes? Ces âmes vouées à Dieu sont rayonnantes. Leur vie elle-même est une éloquente leçon; elles y ajoutent ce que la charité peut leur inspirer d'ingénieux pour l'avancement spirituel de ceux qu'elles aiment. Elles leur envoient des parcelles de vérité : c'est une lettre, une gracieuse image, un emblème allégorique, une sentence choisie, une pieuse prière. Et les petits parchemins franchissent la clôture et s'en vont de par le monde, comme de menus filets qui emmaillent les âmes et les captivent pour le bon Dieu. Nous allons tâcher d'en recueillir quelques-uns.

Du monastère de Katharinenthal à Nuremberg et de celui d'Adelhausen en Freiburg, on a gardé des prières manuscrites datant du XIV^e^ siècle où se trouve mentionné le Cœur de Jésus. Par exemple :

« Seigneur, je te demande par cette volonté d'amour qui t'a fait ouvrir ton sacré Cœur sur la Croix, pour me donner le trésor caché dans ce saint tabernacle, d'être toujours mon protecteur et mon trésor afin que je ne me perde jamais. » — Et cette autre : « Seigneur Père céleste, toi qui as entendu la prière de ton cher Fils sur la croix, prière qu'il faisait avec un cœur suppliant et les yeux pleins de larmes, entends ma prière aussi bien que la sienne et délivre-moi de ma misère. » — Et encore : « Seigneur Jésus, par le Cœur que l'amour et la mort avaient brisé sur la croix, brise mon cœur pour en arracher tout amour fatal qui empêcherait mon âme, pour laquelle tu as tant souffert, d'être toute à toi. »

Dans un des sept monastères de Strasbourg fut écrit, en 1448, un livre qui est à l'honneur de la piété fervente de

celles qui le composèrent. C'est le *Nouveau Psaultier*, manuscrit de grande valeur et qui, remarquons-le en passant, fut composé avant que parût la première publication des sermons de Tauler. Ce nouveau psautier, qui demandait quinze heures pour être récité entièrement, contient en sept nocturnes sept cents prières sur le *Pater noster*, dont plus de cinquante font mention « du doux Cœur de notre cher Seigneur » ou « du Cœur divin, fidèle et saint », qu'on loue et qu'on chérit, qu'on remercie ou à qui on se recommande, de qui on implore grâce ou de qui on partage les souffrances, etc... Quelques passages de ces belles prières donneront une idée de la collection :

« O mon Père, moi, ton indigne enfant, je viens à toi pour te louer et pour te chérir. Tout est saint en toi ou de toi, doux Cœur de Jésus-Christ. Ta sainteté rafraîchit mon âme... Que ton nom soit sanctifié, cher Seigneur Jésus-Christ, et saint et béni soit ton saint et doux Cœur, duquel tu nous as conviés à apprendre l'humilité et la douceur... Que ton règne arrive ; que ton précieux, noble et miséricordieux Cœur nous conduise par toi à ton Père saint... Que ta volonté soit faite, cher Seigneur. Enflamme mon cœur d'amour, fais-le reposer sur ton Cœur et que je veuille seulement ce que tu veux. Attache mon cœur à ton Cœur sacré, cache mon cœur dans ton Cœur, plonge mon cœur dans ton Cœur si doux afin qu'il te reste uni, t'aime et te loue à chaque instant. O cher Seigneur Jésus-Christ, tire mon cœur à toi et fais-moi te servir sans relâche. Donne à mon cœur de partager les souffrances du tien et de me réjouir dans la pauvreté et les souffrances. Amen. »

« Seigneur Jésus-Christ, prends nos dettes et enferme-nous dans ton saint Cœur puisque tu as dit que le Père est en toi et que tu es dans le Père. Garde-nous de tous les dangers du monde et de tout ce qui déplaît à ton divin Cœur. Donne-nous le pardon complet de toutes nos fautes, par les souffrances de ton Cœur et par sa mort amère. Amen. »

« O très saint Cœur de Jésus-Christ, je te prie d'éclairer mon cœur et de le fortifier en tout bien et vertu. Aide-moi à

te louer en tout temps et à trouver en toi la source de toute bonté. Donne-moi les vertus agréables à ton divin Cœur. Amen. »

Après les prières, tâchons de puiser dans la correspondance. Voici une lettre manuscrite du XV^e^ siècle, de l'écriture médiévale particulière au Bas-Rhin. Elle fut écrite dans un monastère qui plus que probablement était dominicain, vu le nombre considérable de ces couvents. Elle commence par ce salut : « Bien-aimé dans le Cœur de notre cher Seigneur. » — En voici une autre, inédite jusqu'à ce jour, dont l'écriture est analogue à celle du XV^e^ siècle, du cloître dominicain de Nuremberg :

« Je t'envoie Jésus-Christ avec sa chère Mère et un souvenir sincère. Que Jésus, fils de Marie, te donne le réconfort et la paix! Faisons tous les jours cinq stations sur les plaies du Crucifié... La troisième sera sur la blessure du Cœur de Jésus-Christ... Comme le pélican il laisse son Cœur ouvert et nous nourrit de son sang. Il nous nourrit aussi de sa doctrine qui procède de son aimable poitrine sur laquelle Jean, le disciple bien-aimé, s'est reposé! Prends continuellement la fuite vers le Cœur paternel de Jésus-Christ et lave-toi tous les jours dans l'eau et le sang qui en découlent. Soupire après Jésus-Christ et comme Jean repose-toi sur sa poitrine dans toutes tes souffrances et tentations. Avec Marie et Agnès prépare-toi à recevoir souvent ton cher Jésus-Christ, afin que le baiser de sa bouche puisse enivrer ton âme et te faire savoir combien sont douces les blessures de Jésus-Christ. Prie pour nous tous et recommande-nous à Lui. Ton ami fidèle et aimant dans le Christ (1). »

Après les effusions épistolaires, la poésie.

Voici un poème de la première moitié du XV^e^ siècle. Il s'intitule « Le Christ et l'âme aimante », et il a certainement pris naissance dans un cloître dominicain, car cette

(1) Les derniers mots feraient supposer que c'est plutôt une lettre reçue qu'envoyée, ce qui pour notre thèse n'a aucune importance.

pièce manuscrite est illustrée et « l'âme aimante » y est représentée sous la forme d'une dominicaine. Le texte est un dialogue entre Dieu et l'âme qui gravit les degrés de la vie parfaite. Au commencement on voit d'abord les premiers renoncements, puis vient l'union mystique de l'âme avec Jésus. Évidemment, cela ne va pas sans peine et sans luttes, mais le Sauveur la porte dans son Cœur amoureux. Il la réveille aux matines de minuit pour lui rappeler ce qu'il a souffert quand tous ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent, lui qui pourtant les aimait tant. Enfin, dans la voie du renoncement complet, l'âme a trouvé la paix intérieure, et si Jésus semble se retirer, elle blesse son Cœur d'une flèche d'amour. Dévorée de cet amour divin, elle excite les autres à l'imiter. La poésie et l'enluminure se prêtent un mutuel concours pour faire comprendre la pensée, et l'on voit des archers qui se mettent en position pour blesser ce Cœur « riche d'amour ». Alors le Christ répond : « Mon fardeau est léger, mon joug est doux. Mes amis sont les délices de mon Cœur et brillent devant moi comme le soleil (1). »

Il existe un écrit pieux qui remonte probablement à la fin du XIII[e] siècle et qu'on appelle « La Règle mystique au couvent d'Unterlinden ». L'auteur en est inconnu et le manuscrit est incomplet; le récit commence au milieu d'une phrase (2). On y voit les vertus sous la forme de personnages allégoriques. La Sagesse s'empresse auprès d'une vierge malade d'amour. La Foi et l'Espérance s'efforcent de la soulager. Enfin la Charité s'approche et se charge d'aller au ciel trouver le Bien-Aimé de la sainte malade. L'y voici parvenue :

« Vivement, dit le texte, elle banda son arc, y posa sans

(1) Richstatter, *l. c.*, p. 180 et 181.

(2) Il a été publié en français à Mulhouse, en 1900, par V. Henry, professeur à la Sorbonne.

peur sa flèche acérée, et considéra le Roi avec attention lorsqu'elle eut bandé l'arc de toute sa force; et vers le trône suprême elle tira sa flèche, et elle atteignit son divin bien-aimé Cœur, en telle sorte qu'il fut percé jusqu'au fond, du trait du vrai amour. A cette vue et quand le Fils de l'Empereur suprême ressentit cette flèche en son cœur, d'une voix douce il demanda à ses serviteurs : « Quelqu'un a-t-il touché « mon cœur? » Charité n'en eut cure : vite elle posa la seconde flèche, visa dans la direction de la première, et d'un coup de maître, frappant la première flèche, l'enfonça plus profondément encore au cœur déjà blessé. Ces cruelles atteintes des traits d'amour devinrent intolérables au Roi d'amour, et il s'écria à haute voix : « Qui est ici qui me frappe? » Alors la vierge Charité se fit voir et se manifesta. Il lui dit avec tendresse : « Vulnerasti me, soror mea; sponsa, vulnerasti cor meum. »

Finalement la vierge est placée par le Bien-Aimé « dans un couvent qui, situé dans Son splendide jardin, tout verdoyant et fleuri, se nomme Unterlinden ».

*
* *

Une constatation s'impose. Au milieu du XIII[e] siècle, on trouve fort peu de chose sur le cœur de Jésus : quelques rares textes, rapportés plus haut, qui indiquent la tendance à passer de la plaie du côté au cœur blessé; et c'est tout. Au milieu du XIV[e] siècle déjà la sainte dévotion s'est épanouie, et même la phraséologie qui la caractérise est trouvée. Combien croiraient volontiers qu'elle ne date que de nos jours! C'est : le Cœur divin... le Cœur saint... le Cœur doux et humble... le Cœur abîme... le Cœur miséricordieux... le Cœur consumé... le Cœur dévoré d'amour... le trop-plein de ce Cœur... le Cœur qui prend ses délices avec ses amis... le Cœur incendie d'amour... le Cœur foyer de flammes ardentes... le Cœur

souffrant pour nous... le Cœur broyé... le Cœur qui crie miséricorde au Père... le Cœur refuge... le Cœur repos... le Cœur dont le sang désaltère... le Cœur sur lequel le Christ nous serre... le Cœur que l'amour de ses créatures console... le Cœur qui contient le nom de ses fidèles... le Cœur dont les battements sont infiniment doux à entendre... le Cœur qui pardonne... le Cœur qui oublie... le Cœur ouvert... le Cœur porte de la vie... le Cœur source de joie... le Cœur paradis... etc... etc...

En vérité, en ces milieux dominicains déjà la sainte dévotion était répandue, déjà elle s'était épanouie.

XXX.

# Commentaire de saint Thomas sur l'Oraison dominicale

## Troisième demande

FIAT VOLUNTAS TUA, SICUT IN CŒLO ET IN TERRA

Le troisième don que produit en nous le Saint-Esprit est le don de science; en effet non seulement le Saint-Esprit produit chez les bons le don de crainte et le don de piété qui est une douce affection pour Dieu, comme il a été dit, mais encore il rend l'homme sage; et c'est ce que demandait David en disant : *Enseigne-moi la bonté, l'obéissance et la science* (1); or la science par laquelle l'homme mène une vie bonne, c'est celle que nous a enseignée l'Esprit-Saint.

Mais de toutes les choses qui contribuent à la science et à la sagesse de l'homme, la première est cette sagesse qui consiste en ce qu'il ne s'appuie jamais sur son sens propre, *Ne t'appuie pas sur ta propre prudence* (2); car ceux qui présument de leur sens propre de manière à n'avoir pas confiance dans les autres, mais seulement en eux-mêmes, découvrent toujours leur sottise et sont jugés en

(1) Ps. CXVIII, 66. — (2) Prov., III, 5.

conséquence. *Tu as vu un homme qui se croyait sage ; le fou paraîtra moins insensé que lui* (1). Mais qu'un homme ne s'en remette pas à son sens propre, cela procède de l'humilité ; c'est pourquoi la sagesse est dite *le lieu de l'humilité* (2). Les orgueilleux ont trop de confiance en eux-mêmes. Le Saint-Esprit nous enseigne donc, par le don de science, à ne pas faire notre volonté, mais la volonté de Dieu ; et c'est pourquoi, par la vertu de ce don, nous demandons à Dieu que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel, et en cela apparaît le don de science. Voici donc dans quelles dispositions nous disons à Dieu : *que votre volonté soit faite* : un malade veut quelque chose de son médecin ; il ne précise pas ce qu'il veut, mais l'attend de la volonté du médecin ; autrement, s'il ne le voulait que de sa propre volonté, ce serait un sot ; ainsi nous ne devons rien demander à Dieu, sinon que sa volonté soit faite sur nous, c'est-à-dire s'accomplisse en nous. En effet le cœur de l'homme est droit quand il s'accorde avec la volonté divine. C'est ce qui eut lieu chez le Christ : *Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé* (3) ; car le Christ, selon qu'il est Dieu, a la même volonté que le Père, mais selon qu'il est homme il a une autre volonté que le Père, et c'est selon cette volonté humaine qu'il ne fait pas, dit-il, sa volonté, mais celle du Père. Et c'est pourquoi il nous apprend à demander dans nos prières : *que votre volonté soit faite.*

Mais que disons-nous ? N'est-il pas écrit : *Tout ce qu'il a voulu, quoi que ce fût, il l'a fait* (4) ? Si Dieu fait tout ce qu'il veut au ciel et sur la terre, que signifie cette demande. *Que votre volonté soit faite sur la terre comme*

(1) Prov., XXVI, 12. — (2) Prov., XI, 2. — (3) Jean, VI, 38. — (4) Ps. CXIII, 11.

*au ciel*? Pour le comprendre, sachons que la volonté divine poursuit en nous trois fins dont nous demandons qu'elles soient atteintes.

1. *Dieu veut que nous obtenions la vie éternelle.*

Quiconque fait quelque chose en vue d'une fin veut, à l'endroit de cette chose, ce pour quoi il la fait. Or Dieu a fait l'homme, mais non pour rien, car il est écrit : *Est-ce en vain que tu as créé les fils des hommes*? (1) Il a donc fait les hommes en vue de quelque chose ; non pour la volupté, car c'est aussi le partage des brutes, mais pour qu'ils possèdent la vie éternelle. Le Seigneur veut donc que l'homme ait la vie éternelle ; mais quand un être atteint ce pour quoi il est fait, on dit qu'il est sauvé ; quand il ne l'atteint pas, on dit qu'il est perdu. Dieu a fait l'homme pour la vie éternelle ; lors donc qu'il obtient la vie éternelle ; il est sauvé, et cela, le Seigneur le veut : *C'est la volonté de mon Père qui m'a envoyé que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle* (2). Or cette volonté est déjà accomplie dans les anges et dans les saints qui sont dans la patrie, parce qu'ils voient Dieu et le connaissent et jouissent de lui ; mais nous, nous désirons que la volonté de Dieu, comme elle est accomplie dans les bienheureux qui sont au ciel, s'accomplisse en nous qui sommes sur la terre, et c'est ce que nous demandons en disant : Que votre volonté soit faite en nous, qui sommes sur la terre, comme elle l'est dans les saints qui sont au ciel.

2. *Dieu veut que nous observions ses commandements.*

Quelqu'un désire-t-il quelque chose, il ne veut pas seu-

(1) Ps. LXXXVIII, 48. — (2) Jean, VI, 40.

lement ce qu'il désire, mais encore tout ce par quoi s'obtient la fin désirée; ainsi le médecin, pour obtenir la guérison du malade, veut, en sus de cette fin, le régime, les remèdes et autres choses de même nature; or Dieu veut que nous obtenions la vie éternelle : *Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements* (1); il veut donc que nous observions ses commandements : *Que votre obéissance soit raisonnable, afin que vous prouviez que la volonté de Dieu est bonne, douce, parfaite* (2). Bonne, parce qu'elle est utile; *Moi, le Seigneur, je t'enseigne ce qui t'est utile* (3). Douce à celui qui l'aime, et si elle n'est pas agréable aux autres, elle n'en est pas moins délectable pour celui qui l'aime : *La lumière s'est levée pour le juste, et la joie pour ceux qui ont le cœur droit* (4). Parfaite parce qu'elle est noble : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (5). Ainsi donc, lorsque nous disons : *Que votre volonté soit faite*, nous prions pour que nous observions les commandements de Dieu.

Cette volonté de Dieu s'accomplit dans les justes; dans les pécheurs elle ne s'accomplit pas encore; or les justes sont désignés par le ciel, les pécheurs par la terre; ainsi nous demandons que la volonté de Dieu soit faite sur la terre, c'est-à-dire dans les pécheurs, comme au ciel, c'est-à-dire dans les justes. Mais observons que cette manière de s'exprimer renferme pour nous un enseignement; en effet le Seigneur ne dit pas : *fais*, ni même : *faisons* : il dit : *que votre volonté soit faite*, parce que deux choses sont nécessaires à la vie éternelle, savoir la grâce de Dieu et la volonté de l'homme, et bien que Dieu ait fait l'homme sans l'homme, cependant il ne le justifie pas sans lui. *Celui qui t'a créé sans toi ne te justifiera pas sans*

(1) Matth., XIX, 17. — (2) Rom., XII, 1-2. — (3) Isaïe, XLVIII, 17. — (4) Ps. XCVI, 11. — (5) Matth., V, 48.

*toi, parce qu'il veut que l'homme coopère* (1). *Tournez-vous vers moi, et moi je me tournerai vers vous* (2). *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce en moi n'a pas été vaine* (3). Ne présume donc pas de tes forces, mais remets-t'en à la grâce de Dieu, et ne te relâche pas dans l'effort, mais applique-toi avec zèle. Et voilà pourquoi le Seigneur ne dit pas *faisons* : on pourrait croire que la grâce de Dieu ne fait rien; ni *fais* : on pourrait croire que notre volonté et notre effort ne font rien; mais il dit *que votre volonté soit faite*, par la grâce de Dieu à laquelle se joignent notre zèle et notre effort.

3. *Restauration de l'homme dans sa dignité première. — Triomphe de l'esprit sur la chair.*

Enfin Dieu veut la restauration de l'homme dans l'état et la dignité où fut créé le premier homme, dignité si grande que l'esprit et l'âme n'éprouvaient aucune résistance de la part de la chair et de la sensualité; en effet, aussi longtemps que l'âme fut soumise à Dieu, la chair fut soumise à l'esprit de telle manière qu'elle n'éprouvât aucune corruption, ni la mort, ni la maladie, ni les autres passions; mais dès l'instant où l'esprit et l'âme, qui étaient à mi-chemin entre Dieu et la chair, se furent révoltés contre Dieu par le péché, le corps s'est révolté contre l'âme, l'homme a commencé de connaître la mort et les maladies, et la perpétuelle rébellion des sens contre l'esprit. *Je vois une autre loi dans mes membres, en lutte contre la loi de mon esprit* (4). *La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair* (5). Ainsi il y a un combat perpétuel entre la chair et l'esprit, et l'homme a perpétuellement à souffrir du

(1) S. Augustin, Com. sur S. Jean. — (2) Zach., I, 3. — (3) I Cor., XV, 10. — (4) Rom., VII, 23. — (5) Gal., V, 17.

péché. C'est donc la volonté de Dieu que l'homme soit restauré dans son état premier, qu'il n'y ait rien dans sa chair de contraire à l'esprit : *Ce que Dieu veut, c'est votre sanctification* (1). Or cette volonté de Dieu ne peut s'accomplir dans cette vie, mais elle s'accomplira à la résurrection des saints, lorsque les corps ressusciteront glorifiés, incorruptibles et d'une noblesse suprême ; *Semé dans l'ignominie, il ressuscitera dans la gloire* (2).

Cependant la volonté de Dieu est accomplie dans les justes, pour ce qui est de l'esprit, par la justice, la science et la vie ; c'est pourquoi lorsque nous disons : *que votre volonté soit faite*, nous demandons qu'elle soit faite jusque dans notre chair. Ainsi par *ciel* nous entendons l'esprit, par *terre* la chair, et le sens est le suivant : que votre volonté soit faite sur la terre, c'est-à-dire dans notre chair, comme elle l'est au ciel, c'est-à-dire dans notre esprit par la justice.

Mais par cette demande nous parvenons à la béatitude des larmes, dont il est dit : *Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés* (3). C'est en ce sens que concluent chacun des trois développements de notre commentaire.

1. Nous désirons la vie éternelle, et par amour pour elle nous en venons à verser des larmes. *Malheur à moi, car mon séjour ici-bas a été prolongé!* (4) Ce désir des saints est si véhément qu'il fait naître en eux le désir de la mort, bien que la mort, de soi, inspire répugnance. *Dans cette assurance nous aimons mieux déloger de ce corps et habiter auprès du Seigneur* (5).

2. Ceux qui observent les commandements sont dans

(1) I Thes., IV, 3. — (2) I Cor., XV, 43. — (3) Matth., V, 5. — (4) Ps. CXIX, 5. — (5) II Cor., V, 8.

les larmes, parce que les commandements de Dieu, bien qu'ils soient doux à l'esprit, n'en sont pas moins durs pour la chair, soumise à une macération continuelle. *En s'en allant, ils allaient et pleuraient,* voilà pour la chair, *mais revenant, ils reviendront dans l'allégresse* (1), voilà pour l'âme.

3. Le combat qui se livre entre l'esprit et la chair produit en nous l'affliction ; car il ne se peut faire que l'âme ne reçoive de la chair quelques blessures, celles au moins du péché véniel, d'où la nécessité d'une expiation qui se fait dans les larmes ; *J'arroserai de mes larmes chaque nuit,* c'est-à-dire dans la nuit du péché, *ma couche* (2), c'est-à-dire ma conscience.

Et ceux qui pleurent ainsi parviennent à la patrie, où veuille nous conduire le Dieu tout-puissant.

*Traduit par* Pierre Péguy et Yves Simon.

(1) Ps. CXXV, 6. — (2) Ps. VI, 7.

# LES IDÉES ET LES ŒUVRES

## Obstacles à vaincre chez les hommes, selon les diverses situations, afin qu'ils communient plus fréquemment [1]

Il y aura bientôt vingt-cinq ans que le pape Pie X ordonnait de publier l'important décret sur la communion fréquente et quotidienne. Après un quart de siècle, ne serait-il pas utile de nous demander où nous en sommes de son observation? Les Instituts religieux de tout genre, les maisons d'éducation chrétienne et, dans les paroisses, les meilleurs fidèles y ont répondu en général avec une obéissance joyeuse. Mais les hommes, pour la plupart, qu'ont-ils fait? Eux, que Notre-Seigneur aurait voulu voir répondre les premiers à son appel, parce qu'ils en ont le plus grand besoin et aussi parce qu'ils ont à remplir dans la société un rôle plus important, les hommes ne sont-ils pas plutôt rares à la table sainte, surtout pour la communion fréquente et quotidienne? Quels sont donc les obstacles qu'ils ont à vaincre? Telle est la question à laquelle nous allons essayer de répondre.

Les obstacles les plus grands et les plus nombreux se rencontrent, sans contredit, dans cette classe de la société que l'on a coutume d'appeler le monde du travail, classe la plus

(1) Nous sommes heureux de reproduire ce rapport présenté au récent Congrès Eucharistique de Bayonne par un des fils spirituels les plus éminents du B[x] Père Eymard, le grand apôtre du culte eucharistique du XIX[e] siècle.

nombreuse et moralement la plus délaissée. Non seulement en France, mais même dans les pays qui jouissent d'un gouvernement catholique, la situation morale et religieuse des travailleurs est, en général, alarmante. En Belgique, dans la région de Charleroi, la moyenne des ouvriers pratiquants ne dépasse pas 3 o/o; dans d'autres régions, 2 o/o seulement des jeunes ouvriers de 20 ans accomplissent leurs devoirs religieux. Et pourtant des millions ont été dépensés pour les écoles, les patronages, les œuvres de toute sorte. Rien ne paraît avoir abouti.

Quelle en est la cause? La déchristianisation.

Voilà donc en Belgique un million huit cent mille ouvriers dont la plupart vivent dans une profonde détresse morale. Les neuf dixièmes cessent dès l'âge de 16 ou 17 ans toute pratique religieuse. En France, avec l'éducation neutre, la situation ouvrière, comment serait-elle plus consolante? Il nous faut faire évidemment exception pour certains milieux privilégiés où la religion est encore en honneur. Mais que ces oasis sont rares!

Y a-t-il d'ailleurs aujourd'hui un pays où, dans les milieux ouvriers, la propagande du vice ne s'exerce librement, avec force, avec méthode, où la corruption ne coule à pleins bords? Dans une atmosphère pareille, il est facile de comprendre ce que deviennent les recrues nouvelles. Si ces recrues ont encore quelques restes de foi et de pratique chrétiennes, comment vont-elles résister aux moqueries, aux menaces, aux brimades? L'ouvrier, pour si bon qu'il soit, livré à lui-même, à lui seul, comment pourra-t-il résister? Il éprouvera sans doute, les premières semaines, les angoisses et les révoltes de sa conscience. Mais bientôt il rougira de sa religion, il se laissera entraîner par les colporteurs et les fanfarons du vice, il abandonnera ses croyances, il s'enlisera dans la dépravation, dans l'immoralité sous toutes ses formes.

Si, du point de vue moral, nous passons au point de vue intellectuel, nous verrons que, pour nourrir son esprit, l'ouvrier n'aura guère d'autre pâture que le mauvais journal, le roman immoral, le mauvais feuilleton, le mauvais cinéma et le mauvais théâtre. Au point de vue social et professionnel, il sera soumis à l'exposé des théories socialistes et communistes. Sous le rapport religieux, il entendra surtout des moqueries contre la religion et ses ministres. Peu d'occasions de

s'instruire dans la vraie doctrine; en revanche, l'exposé inepte et arrogant de toutes les erreurs et de toutes les idées fausses. Au point de vue familial, l'abandon du foyer, la dissémination des enfants et des parents dans plusieurs ateliers situés parfois aux extrémités d'une grande ville, l'impossibilité d'une éducation sérieuse.

C'est donc, le plus souvent, sans préparation que le jeune apprenti va se trouver exposé, du jour au lendemain, à recevoir le choc terrible de tous ces exemples vicieux et corrupteurs, de toutes ces idées fausses et subversives, de tous les persiflages de ses croyances. Et le voilà livré à ce feu destructeur de l'usine et de la fabrique, plus néfaste que celui des hauts-fourneaux, à ce feu qui aura bientôt fait son œuvre, œuvre de déformation et de destruction morale.

Sans doute, au point de vue familial, les classes agricoles, commerciales et administratives, seront des milieux plus favorisés; dans la vie agricole surtout, la famille vivra relativement plus groupée, moins disloquée; mais ici encore, dans ces trois classes, nous retrouvons cette diminution de vie chrétienne, mal très grave, dû à une cause générale qui atteint la plupart des familles françaises. Je veux parler de la mauvaise éducation religieuse ou plutôt de l'absence totale d'éducation religieuse dans l'école. En l'excluant de l'école, le laïcisme a chassé trop souvent la religion de l'âme des enfants et nous ne savons que trop que l'école sans Dieu tend à dégénérer en école contre Dieu.

La famille va-t-elle réparer ce mal? Comment le pourrait-elle efficacement, lorsque les pères et les mères sont sortis eux-mêmes, la plupart du temps depuis deux générations, de l'école neutre ou athée?

Tel est le grand obstacle qui s'oppose à la communion fréquente : *la déchristianisation*, fruit et cause à la fois de tant d'autres obstacles qui s'appellent l'ignorance religieuse, l'affaiblissement de la foi, l'indifférence religieuse, la diminution progressive et la perte du sens chrétien, la démoralisation, l'esprit païen prédominant de plus en plus dans les mœurs, les institutions et les lois, esprit païen « qui, comme le disait déjà le bienheureux Père Eymard il y a plus d'un demi-siècle, est en train de reconquérir l'Europe, sur la civilisation chrétienne ».

*
* *

Comment triompher de pareils obstacles? Une première réponse s'impose : pour lutter victorieusement contre ces difficultés et pour conserver l'habitude de la communion, il faudrait que cette habitude fut déjà ancrée profondément dans la vie du jeune homme; pour que le décret sur la communion fréquente et quotidienne ait quelque chance d'être observé, il faudrait commencer par réaliser aussi pleinement que possible les règles du décret *Quam singulari* sur la communion précoce, donner à l'enfant, dès son plus jeune âge, par la pratique de la communion au moins très fréquente, une véritable trempe surnaturelle. C'est par les jeunes générations qu'il faut commencer pour faire les vrais chrétiens.

Il faut, en second lieu, maintenir et développer par tous les moyens, au fur et à mesure que l'enfant grandit, cette première habitude de la communion fréquente et quotidienne, en imitant l'exemple que nous donnent, à partir de la seconde moitié du XIX[e] siècle, les grands apôtres de la classe ouvrière, les Mgr de Ségur, les Planchat, les Maignen, les Hello, les Harmel et bien d'autres.

Écoutez l'abbé Planchat, otage et martyr de la Commune, nous dire, plus de quarante ans avant le décret de Pie X : « *La fréquente communion c'est l'unique remède* assez puissant pour guérir avec le temps ces natures dépravées de si bonne heure ».

Dès 1850, donc plus d'un demi-siècle avant le même décret, Maurice Maignen, confrère du précédent et l'un des fondateurs des Frères de Saint-Vincent de Paul, écrivait : « La communion fréquente est l'âme de la direction des prêtres de l'Institut; *communion de chaque dimanche et, dans la semaine, communion quotidienne s'il se peut pour les apprentis, pour les ouvriers des usines et des ateliers,* dans les milieux les plus corrompus comme dans les œuvres de préservation, orphelinats et maisons de famille. »

L'abbé Hello, frère du grand Ernest Hello, dit à son tour : « En fait, que voyons-nous? la multitude des ouvriers, dès leur jeunesse, s'éloigner de Dieu pour suivre des corrupteurs. *Comment expliquer tant de défaillances? Ils n'ont pas la grâce*

*parce qu'ils ne sont pas nourris de la sainte communion.* »

Léon Harmel, dont on fête cette année même le centenaire : « Le patron ne doit-il pas à ses ouvriers des soins *pour assurer le pain quotidien* de ces âmes? »

Mgr de Ségur, l'apôtre de la communion fréquente, écrit à son ami Edmond qui est à Rome au régiment des zouaves où il communie : « La communion est *le préservatif des préservatifs*... n'y manque jamais par ta faute. »

*
* *

Tous ces grands apôtres du XIX[e] siècle ont comme pressenti les directives lumineuses qu'allaient bientôt donner sur la communion fréquente les deux grands papes Léon XIII et Pie X. Ils se sont rendu compte que, si l'esprit chrétien diminuait de plus en plus dans la jeunesse ouvrière, c'est qu'on la tenait éloignée de la sainte Table; que pour ranimer cet esprit chrétien, il fallait lui donner la communion fréquente. Et Léon XIII, quelques années plus tard, leur a donné raison quand il a dit dans son encyclique *Mirae caritatis* que c'est dans l'Eucharistie que se trouve « *le moyen le plus efficace de ranimer et de maintenir dans le monde l'esprit chrétien* ». Ces mêmes apôtres se sont rendu compte que la vie chrétienne s'anémiait de plus en plus parce qu'on ne communiait pas ou qu'on ne communiait pas assez et que la communion fréquente était la condition première de la vitalité spirituelle. Pie X, à son tour, est venu maintes fois leur donner raison, notamment quant il écrivait, en 1908, à l'évêque de Metz : « *La communion quotidienne est la condition préliminaire de toute vie chrétienne.* »

Et, de fait, où trouver la vie mieux que dans la communion, puisque seule elle contient substantiellement Celui qui s'appelle lui-même la Vie : « *Ego sum vita.* » Or cette vie du Christ que tout chrétien devrait vivre, on l'ignore. On l'ignore en pratique chez les hommes d'une façon générale et à peu près absolue. Et cette ignorance, c'est un grand obstacle que nous rencontrons partout dans les villes et dans les campagnes, dans l'élite et dans les masses : l'ignorance religieuse, l'ignorance eucharistique, l'ignorance du « don de Dieu ».

Que voyons-nous, en effet? On croit à Jésus-Christ, on

croit à la Rédemption. Mais on ne croit pas pratiquement, je dis *pratiquement*, à Jésus-Christ vivant encore au milieu de nous, on ne croit pas à Jésus-Christ restant au milieu de nous avec un but bien précis, celui de distribuer à chacun de nous les bienfaits de sa Rédemption, le plus grand de tous ces bienfaits, celui qui renferme tous les autres, ce bienfait qui fait découler sur les hommes la Vie, cette vie qui est vraiment la vie, *vitam quae vere vita est*, dit Léon XIII, cette vie surnaturelle qui, comme la vie naturelle, doit s'entretenir et se fortifier par la nourriture, par le pain de chaque jour (1).

« Ce pain, insiste fortement Jésus-Christ, n'est pas cette manne céleste qui a secouru vos pères voyageant dans le désert; ce n'est pas non plus ce pain matériel que vous avez reçu de moi sur le rivage de Tibériade quand j'ai multiplié les cinq pains d'orge pour rassasier la foule; ce pain que je veux vous donner, c'est un pain vivant. C'est moi-même qui suis ce pain. C'est moi-même qui *suis le pain de vie*. » Et à cause de cela il adresse à *tous* sans distinction, avec plus d'insistance, ses invitations et ses préceptes : « Si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde. » Et il ajoute ces paroles solennelles qui font ressortir la gravité du précepte : « Je vous le dis en vérité, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Voilà ce que beaucoup d'hommes ignorent, en pratique, parfois parmi les meilleurs. Parce qu'ils communient à Pâques et aux grandes fêtes et qu'ils assistent à la messe tous les dimanches, ils se croient suffisamment chrétiens. Erreur déplorable autant que pernicieuse.

*
* *

Mais ici une grave question se pose. Tous ces obstacles numérés tout à l'heure : ignorance religieuse, fausses doctrines, immoralité, propagande de l'erreur et du vice que nous avons signalés comme causes de la *déchristianisation*, tous ces obstacles ne sont-ils pas devenus beaucoup plus grands dès la fin du siècle dernier et surtout dans ces der-

(1) Léon XIII, Encyclique *Mirae caritatis*.

nières années? — C'est l'évidence même. L'école neutre et athée rend l'ignorance religieuse de plus en plus générale et de plus en plus profonde. La guerre et l'après-guerre ont développé à un haut degré l'irréligion et l'immoralité. La doctrine socialiste et communiste pénètre de plus en plus dans le peuple par une propagande habile, persévérante et audacieuse.

Mais alors, comment vaincre cet obstacle de déchristianisation chaque jour progressive? Comment enrayer le mal? Comment empêcher la déchristianisation totale? — Par une restauration de plus en plus grande de la vie chrétienne. Et cette restauration toujours progressive de la vie chrétienne ne se fera d'une manière pratique et efficace que par l'union plus intime et permanente des hommes avec Jésus-Christ, par une communion plus fréquente. « Là seulement ils puiseront ces énergies surnaturelles qui leur permettront de se vaincre eux-mêmes et de triompher de tous les obstacles : là seulement, ces clartés divines qui les confirmeront dans l'attachement aux principes et dans l'obéissance à l'autorité », comme l'a très bien dit un publiciste chrétien (1).

Mais, insistera-t-on, ces obstacles toujours grandissants de l'heure actuelle, ne finissent-ils pas par rendre la communion fréquente et quotidienne absolument impossible?

« Des difficultés, des obstacles! s'écriait Léon Harmel. Ah! la bonne chance! De quoi témoigner à Jésus-Christ que nous l'aimons. Nous resterions stagnants sans cela. » Léon Harmel avait raison. C'est la lutte, la lutte contre l'obstacle qui fait les hommes, c'est la lutte contre l'obstacle qui nous a donné Jeanne d'Arc. C'est la lutte contre l'obstacle qui a donné à l'Église les plus belles pages de son histoire, depuis les premiers martyrs de Rome jusqu'aux derniers martyrs du Mexique. C'est la lutte contre l'obstacle grandissant qui fera de nous des vainqueurs et des saints.

J'ai rencontré Harmel à Paris, dans un congrès de la Jeunesse Catholique Française. Il y a juste quarante ans. C'était en 1889, au centenaire de la Révolution française. Harmel avait alors cinquante ans. Il nous disait : « Vivre cinquante ans en travaillant à la cause de Jésus-Christ, c'est cinquante

(1) François Veuillot.

années de victoire. Dieu a dit à Job : Tu as supporté l'effort, tu as lutté contre l'obstacle, tu es mon témoin, tu es un vainqueur. » Et Harmel ajoutait : « Les gens d'ambition et de plaisir ont des désillusions ; le chrétien ne peut en avoir, car ses souffrances et ses luttes sont des victoires. Dites cela partout, sur les rues, sur les places publiques, *opportune, importune.* »

* *

Oui, les souffrances, les luttes du chrétien sont des victoires, et les difficultés et les obstacles nous servent à témoigner à Jésus-Christ que nous l'aimons. C'est ce qu'a compris, après Harmel, une grande partie de la jeunesse contemporaine, particulièrement en France et en Belgique. En Belgique, il y a cinq ans, se fondait la J. O. C., la Jeunesse ouvrière chrétienne. Le prêtre lui a dit un jour, à cette jeunesse : Le Fils de Dieu s'est fait ouvrier pour faire des ouvriers et de tous les hommes d'autres fils de Dieu. Il a passé sa vie dans un atelier d'ouvrier par amour, et par amour il nous a donné sa chair et son sang en nourriture, pour nous communiquer sa vie et faire de nous d'autres Christs.

Qu'est-il arrivé ? Que la doctrine catholique, présentée ainsi à la jeunesse ouvrière, a provoqué en elle « d'abord une joyeuse surprise, bientôt un intérêt passionné, enfin un enthousiasme agissant » (P. Arendt, S. J.). *On a triomphé de l'obstacle le jour où l'on a triomphé de leur ignorance.*

Cinq ans ont passé depuis le jour où on leur a dit, puis répété ces choses. Aujourd'hui on compte quarante mille de ces nouveaux apôtres, parmi les jeunes ouvriers de Belgique. Et c'est ainsi que la parole du bienheureux Don Bosco s'est réalisée à la lettre : « *Dire aux jeunes gens tout de suite, clairement et sans ambages ce qu'on demande pour le bien de leurs âmes, gagne leur cœur.* »

En rappelant ces paroles de Don Bosco, un religieux belge disait un jour : « Qu'il me soit permis d'ajouter, et je parle d'expérience, que si la chose est vraie ailleurs, elle l'est surtout pour la jeunesse de France où la générosité chevaleresque demeure toujours un caractère de la race. »

Le Père Lintelo ne se trompait pas. La jeunesse ouvrière de France a suivi l'élan. Entraînés par l'exemple belge, 8500 ouvriers se sont levés dès la première année (1926). En

novembre dernier, la J.O.C. française réunissait à Paris son premier congrès national, avec près de 500 congressistes qui représentaient 23 fédérations et 202 sections dont ils étaient les délégués. Au lieu de 202 sections, il y en aura cette année 350 avec 14.000 membres. Leur journal illustré hebdomadaire, qui tirait en 1927 à huit mille exemplaires, tirait l'année suivante à trente-six mille, et cette année il arrive déjà à 55.000. Or voici, en ce mois de juillet, juste trois ans que l'œuvre a commencé avec un vicaire et quatre ouvriers du patronage de Clichy. C'est bien là, je pense, une marche en avant. Une marche au pas de course pour mieux vaincre l'obstacle. Car il y a toujours l'obstacle à vaincre, le corps à corps journalier contre le mal.

Comment sortent-ils vainqueurs de ce corps à corps? On a fini par entendre ce que saint Cyprien nous crie depuis seize siècles. Voici ses paroles : « C'est bien, de dire aux âmes : Luttez, combattez, soyez fortes; mais cela ne suffit pas. Il faut encore les armer, les soutenir, les rendre fortes et victorieuses *en les revêtant de l'armure protectrice du Corps et du Sang de Jésus-Christ.* » Et l'on a écrit dans le manuel du Jociste français : « Il faut qu'un courant intense de piété eucharistique circule dans la J.O.C. C'est surtout quand il entre à la J.O.C. que le petit croisé de la veille va enfin devenir chevalier et lutter pour de bon sur un champ à la taille de son courage. » On leur a dit encore : « Si le Christ ne vit pas dans vos âmes d'apôtres, vous resterez impuissants. »

Or, en pratique, le Christ ne vit réellement et efficacement dans une âme d'apôtre que s'il communie et s'il communie fréquemment. Et s'il communie fréquemment, on peut tout en attendre, selon cette autre parole de Harmel : « Semez Jésus-Christ, et vous récolterez l'héroïsme. » C'est pour cela que la jeunessse ouvrière chrétienne de France et de Belgique s'est mise à communier et qu'elle marche à la victoire. Il me semble voir encore l'initiateur de ce grand mouvement me dire, le 30 avril dernier, à Bruxelles, avec une sereine assurance : « *Nous aurons la victoire.* »

Voilà ce que fait la jeunesse, la jeunesse ouvrière qui vit journellement dans les pires milieux et en face des pires obstacles. Qu'a-t-il fallu pour l'entraîner? Dissiper ce grand obstacle qu'est l'ignorance, faire resplendir à ses yeux la vraie

doctrine de Jésus-Christ, qui est la doctrine de l'amour, du don de soi-même.

Et pour les hommes, quel sera le moyen de vaincre l'obstacle qui s'oppose à la communion fréquente? Ce sera aussi de combattre l'ignorance religieuse, l'ignorance de l'Eucharistie, l'ignorance de ce qu'est vraiment la communion. Or l'ignorance se combat par l'enseignement : enseignement oral, enseignement écrit, enseignement par les œuvres eucharistiques.

Qu'il me suffise d'énumérer simplement ces moyens, car, outre que le temps nous fait défaut, ce développement me semble entrer plutôt dans les sujets d'apostolat que l'on traitera demain devant vous (1). Mais ne vous contentez pas d'employer ce triple enseignement de la parole, de la plume et des œuvres eucharistiques. Ajoutez-y surtout l'enseignement efficace entre tous : celui de l'exemple : communiez pour faire communier; communiez vous-mêmes pour faire communier les autres. L'exemple est le plus irrésistible des *Compelle intrare*. L'esprit chrétien diminue de plus en plus, et vous voulez l'inspirer? L'esprit de foi s'éloigne, et vous voulez le ramener? Suivez le conseil du Bienheureux Père Eymard : « Ah! pour ramener la foi chez les peuples, on fait beaucoup de livres et de raisonnements! La foi ne se raisonne pas tant : la foi, c'est la grâce. Allez la chercher à sa source : à la Table Sainte. »

*
* *

J'ai parlé jusqu'ici surtout du monde du travail. Je n'ai que le temps d'ajouter quelques mots pour ceux d'entre vous, Messieurs, qui appartiennent à la classe dirigeante.

Vous avez reçu une éducation et une instruction de choix pendant de nombreuses années, éducation et instruction qui vous ont faits plus hommes. Si la Providence vous a donné la fortune et la considération, elle ne l'a pas fait pour faire de vous des chrétiens ordinaires, mais des chrétiens modèles,

(1) On peut trouver d'ailleurs ce développement exposé de main de maître dans le rapport lu au Congrès Eucharistique national d'Ars, le 5 août 1911, par M. le chanoine Pachins, alors curé-doyen de Montbazens (Aveyron). Ce rapport a pour titre : « L'organisation eucharistique d'une paroisse. » Écrire à M. le chanoine Pachins, Rodez.

comme ces deux hommes exemplaires, « les deux frères de Lille » qui « possédés par une passion unique, celle du règne de Jésus-Christ », ont pendant cinquante ans personnifié la vie catholique d'une grande ville et presque d'une province entière (Mgr Baunard). Vous devez vivre sur les sommets. Vous devez être une lumière, un phare pour vos frères. *Vos estis lux mundi.* Votre lumière doit luire devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. L'Évangile dit bien : « vos bonnes œuvres ». Cela signifie que si votre place est sur les sommets du savoir, elle est encore davantage sur les sommets de la vertu.

Vous n'ignorez pas la souveraine importance que notre grand pontife Pie XI attache à l'Action Catholique, c'est-à-dire à la collaboration des laïques à l'action du clergé pour propager le règne du Christ. Dans sa récente lettre du 13 novembre dernier sur l'Action Catholique, le Pape disait que « les organisations de jeunes gens s'appliqueront surtout à un travail de formation et de préparation, tandis que les hommes déjà mûrs se livreront généreusement à l'apostolat sur un champ plus vaste... ». On doit vous entretenir demain de l'apostolat de la communion chez les hommes. Je n'ai donc pas à en parler aujourd'hui. Je dois vous rappeler seulement une chose, c'est que l'Action Catholique doit être, par ses adhérents, non seulement un apostolat, mais aussi et tout d'abord un exemple; elle doit être vue, vue à l'œuvre avant d'être prêchée; elle doit être avant tout une vie chrétienne pratiquée et vécue.

C'est donc par l'exemple, plus encore que par la parole, que vous devez éclairer tous ceux qui vous entourent : « Les justes, a dit saint Grégoire, sont des astres destinés à nous conduire par leurs exemples dans les sentiers de cette vie. » Quels exemples? demandez-vous. Exemples de religion, de charité, de sacrifice, de dévouement et d'amour pour vos frères, tous vos frères, surtout les petits et les humbles. Exemples de charité dans ce siècle de lucre; de sacrifice, de dévouement dans ce siècle de jouissance et d'égoïsme; de bienveillance et d'amour dans ce siècle d'envie et de haine. Avec ces vertus, vous serez vainqueurs de l'esprit du siècle. Mais vous n'aurez réellement ces vertus *que si vous pratiquez véritablement la vie chrétienne*, et vous avez déjà entendu Léon XIII vous

dire que le centre d'où dépend toute vie chrétienne, c'est l'Eucharistie, surtout *l'Eucharistie reçue dans la communion.* — Mais, le temps nous manque, direz-vous, pour assister à la messe et pour communier. — Le temps vous manque pour suivre votre messe? Il ne vous manque jamais pour lire votre journal. Je prends donc votre journal et voici ce que j'y lis au premier article du dimanche 24 mars dernier : « Pendant que la bataille fait rage et que pleuvent les graves dépêches du front, *chaque matin* Foch s'en va dans la petite église du village où il a établi son grand quartier. Et là, *pendant une demi-heure,* il prie Celui qui tient dans ses mains les destinées des peuples. Une demi-heure tous les jours!... Vous entendez, les gens du monde, qui ne trouvez même pas le temps de venir à la messe?... »

Vous ajoutez peut-être tout bas : — C'est le respect humain qui m'empêche de communier et d'aller à la messe. Votre même journal, à la même date et à la même page, vous répond : « Quand il part pour l'Amérique, Foch met soigneusement dans sa poche le petit livre de messe qui ne le quitte jamais. — On lui soumet le programme prestigieux des fêtes de New-York... Vite, il fait une enclave au crayon : « Ici, une heure et demie pour *la grand'messe.* » Voilà ce qu'un maréchal de France ne craint pas de faire à la face des États-Unis : modifier le programme officiel d'un gouvernement protestant pour avoir sa grand'messe.

Si vous voulez être vraiment sincères avec Dieu et avec vous-mêmes, ne serez-vous pas obligés d'avouer, — certains cas d'impossibilité mis à part, — que très souvent les prétendus obstacles sont plutôt des prétextes? Quand vous aurez triomphé du grand obstacle qui est l'ignorance, quand vous vous serez pénétrés de ce qu'est vraiment la communion, *la vie de Jésus-Christ nécessaire à votre âme* (1), tous les autres obstacles ne seront que fétu de paille, vous n'aurez pas besoin de grands efforts pour aller plus souvent à la Table sainte ou pour y amener les autres : ce jour-là vous y partirez de vous-même.

(1) « Christus Dominus nec semel nec obscure necessitatem innuit quae carni crebro manducandae. » (Décret sur la communion quotidienne.)

*
* *

Il y a juste cinquante-trois ans, dans ce beau diocèse de Bayonne, un religieux qui, par ses prédications, ses nombreux écrits et ses exemples, a passé sa vie à renverser les obstacles accumulés contre la communion fréquente, se rendait d'Oloron à Lourdes le 1er décembre 1876. Dans le train, il dit au P. Abbadie, que plusieurs de vous ont connu et qui me l'a répété lui-même : « J'ai mon sac plein de lettres écrites par les élèves du collège d'Oloron. Je vais passer ma nuit à la grotte à les lire à la Sainte Vierge. » Le Père Cros (car c'était lui) nous avait fait écrire une lettre à Marie où, tous les collégiens, nous lui offrions notre résolution de retraite annuelle, une résolution eucharistique, la résolution de communier *tous les dimanches pendant six semaines consécutives*. La lecture de ces lettres fut faite par le Père Cros à la Grotte par un magnifique clair de lune. Elle dura jusqu'au milieu de la nuit. A minuit, le Père se lève. Debout, bien en face de la blanche statue, de sa grande et belle voix, il entonne des *Salve Regina*, des *Magnificat* et d'autres prières à Marie, au nom de ses chers enfants. Dans cette superbe nuit de décembre, cette voix solitaire s'élevait devant l'Immaculée pour lui chanter sa reconnaissance. Et dans cette voix du grand apôtre eucharistique résonnaient les milliers de voix de tous les enfants de six grands collèges de France, promettant à Jésus Hostie par Marie Immaculée des milliers de communions hebdomadaires. Marie écouta cette prière. Et à partir de cette nuit, les communions hebdomadaires se succédèrent pendant six semaines pour tous.

Qu'arriva-t-il ? Il arriva que le respect humain mourut pendant six semaines. Hélas ! le septième dimanche il ressuscita. Le groupement avait tué le respect humain. Le respect humain reprit toute sa force le jour même où le groupement cessa. Si le Père Cros eût prolongé l'existence de ce groupement en invitant les élèves plus généreux à continuer leur communion hebdomadaire, il aurait trouvé, j'en suis sûr, un groupe de volontaires. Et ce groupe de volontaires, entraînant à sa suite les hésitants, aurait vaincu le respect humain. Voilà le grand moyen pratique : grouper une élite, si peu nombreuse soit-elle ; elle grandira peu à peu et finira un jour par entraîner les masses.

Et maintenant, Messieurs, c'est à vous que je m'adresse.

Votre seule présence au Congrès m'est une preuve que vous êtes des chrétiens généreux, par conséquent du groupe de ces « volontaires ». Imitez donc ce saint religieux. Comme lui, soyez des apôtres, des apôtres de la communion fréquente et quotidienne. Le Père Cros vous a montré qu'un seul homme peut entraîner après lui des milliers de communiants. Vos conquêtes seront sans doute beaucoup plus modestes, elles pourront être aussi méritoires. Elles seront toujours merveilleusement efficaces, car vous inoculerez dans l'organisme social le sang chrétien de l'énergie la plus rare, le sang même de Jésus-Christ. Apôtres, vous le serez par vos paroles, mais encore plus par votre exemple. Vous le serez d'une manière conquérante si vous prenez l'engagement de communier fréquemment, le plus fréquemment possible. Et pour assurer à cet engagement une fidélité plus grande, pour tuer le respect humain et l'empêcher de renaître, unissez-vous, faites partie de l'un de ces groupements eucharistiques dont vous parleront les rapports de demain. Oh! quels vastes espoirs pour la France et pour l'Église si, comme Notre-Seigneur l'espère, chacun de vous, Messieurs, devient l'apôtre de la communion fréquente et quotidienne!

*
* *

Je propose donc les vœux suivants :

1° que, dans toutes les œuvres d'hommes, un effort plus intense soit fait pour lutter contre la déchristianisation et l'ignorance eucharistique, principaux obstacles qui retiennent les hommes loin de la communion; que chacun, selon ses moyens, s'efforce de combattre ces obstacles par la parole, par les écrits, par les œuvres eucharistiques et surtout par l'exemple de la communion fréquente.

2° dans ce but, qu'on s'applique à connaître et à faire connaître le Décret de Pie X sur la communion fréquente, où l'on verra que la communion quotidienne est *le régime normal* de tout chrétien en état de grâce.

3° enfin qu'on établisse partout des groupes eucharistiques dont les adhérents s'engagent à communier au moins chaque semaine.

Jules Bonnecaze, S.S.S.

# Pour la lecture spirituelle

## *Dévotion à l'Eucharistie* (1)

Les rééditions de vieux ouvrages ont une particulière saveur. Assurément on n'y trouve pas la « manière » d'aujourd'hui ; mais, on y trouve une doctrine excellente, qui est même la principale cause pourquoi on les réédite. Le R. P. Jean-Joseph de Sainte-Thérèse, portugais de naissance, plutôt romain de carrière, publiait, à Rome en 1690, à l'époque des révélations de Paray-le-Monial, des *Finesse di Gesu Sacramentato* dont le pape Innocent XII accepta, l'année suivante, la dédicace, et qui eut, en Italie, une très grande vogue. Une traduction portugaise avait paru, qui ne satisfaisait pas l'auteur; et lui-même en donnera une, dédiée à Jean V roi de Portugal, en 1722. De nos jours, et en France, nous connûmes les éditions de Xavier Lemaître en 1842 et 1856, et celle de Casterman en 1861.

Les *Ingénieuses tendresses* paraissent avoir été une des œuvres où s'abreuva l'âme eucharistique du B^x^ J. Eymard. Ne fût-ce qu'à ce titre, la réédition du R. P. Marie Amand de Saint-Joseph se recommande à nos contemporains. Si le B^x^ J. Eymard introduisit le ferment de son propre génie dans l'œuvre du carme portugais, laquelle nous est ainsi plus accessible et nous restera plus familière dans les quatre petits volumes publiés après la mort du bienheureux, quiconque néanmoins est capable de pensée et d'élaboration spirituelle placera parmi ses livres de chevet les *Ingénieuses tendresses*.

Inutile de rappeler aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* que l'auteur, lorsqu'il parle de la mort mystique de Jésus sur l'au-

(1) Jean-Joseph de Sainte-Thérèse, O. C. D., *Ingénieuses tendresses de Jésus dans l'Eucharistie et ingratitudes des hommes envers lui.* Lyon, Vitte, in-32 de XXXII-260 pages. Broché, 6 fr.; relié, 10 fr.

tel, parle en effet de sa mort mystique, de laquelle on a la liberté de penser beaucoup de choses, hormis la monstruosité sacrilège de la mort physique. L'auteur écrit pour des lecteurs avertis, et se permet des analogies véhémentes. Aux disciples du P. Tesnières et du P. Lintelo, nous signalerons la *XIII^e Tendresse* : « Jésus institua le sacrement de l'Eucharistie pour être le médecin et le remède des âmes et des corps », et la *VI^e Ingratitude* : « Tiédeur de ceux qui communient rarement ». Si l'on ajoute la *III^e Ingratitude* : « Négligence des catholiques à visiter Jésus dans l'Eucharistie », ne paraît-il pas que le mouvement eucharistique du XIX^e siècle était en germe dans le petit volume du XVII^e ? « Le pape Innocent XII prit cet ouvrage sous sa protection avec un tel zèle que, enflammé de cet amour pour Notre-Seigneur dont ce livre déborde, il le répandit dans tous les milieux et se servait de lui pour rallumer, au sein de la Ville éternelle, l'amour de l'Eucharistie dans les cœurs les plus indifférents » (p. XIV). A la nouvelle traduction française nous souhaitons une égale fortune.

F. GELLÉ.

## *Dévotion à Notre-Dame* (1)

« *De Maria nunquam satis* », surtout à l'école du Bienheureux Grignion de Montfort. Au plus fort de l'infection janséniste, le Bienheureux recevait du ciel, et communiquait, — avec quelle précaution ! — un secret marial de la sainteté. Le « moyen court » avait aussi la vogue. Du « moyen court », les bonnes âmes d'aujourd'hui n'ont cure. Du Jansénisme elles se libèrent avec courage. Et la *vraie dévotion* du Bienheureux Grignion de Montfort devient de plus en plus la dévotion tout court des élites mariales. Le R. P. Pilet suit pas à pas le glorieux guide dont la Société des Missionnaires de Marie propage avec une heureuse ténacité la doctrine puissante. On ne trouvera donc dans ce volume rien qu'on ne connaisse déjà ; mais on y trouvera des lumières nouvelles

(1) François Pilet, *Le secret marial de la sainteté selon le B^x L.-M. Grignion de Montfort*. Paris, Téqui, in-12, 235 pages. 9 fr.

pour scruter un texte, qui demeure un abîme. Et pour certaines personnes qui ne connaîtraient pas encore le texte même de Montfort, ce petit volume se composerait de pages initiatrices.

Une première partie rappelle les prémices de l'argumentation fondamentale : qu'il n'y a de dévotion que par la grâce, et de grâce que par Marie. « La difficulté est donc de savoir trouver véritablement la divine Marie pour trouver toute grâce abondante » (p. 107).

Là commencera le vif du sujet. C'est l'originalité du Bienheureux Grignion de Montfort d'avoir préconisé une consécration à la sainte Vierge, qui implique un dépouillement total, et qui ne manque pas d'être un puissant facteur de sanctification. Cette consécration « consiste à se donner tout entier, en qualité d'esclave, à Marie, et à Jésus par elle; ensuite à faire toute chose par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie ». (p. 115)

A nos oreilles le mot d'esclavage sonne mal. Et plusieurs regrettent qu'on n'ait pu lui en substituer un autre. A vrai dire, ce ne serait pas chose facile. A part les oblats du saint sacrifice, sur les « espèces eucharistiques (le Bienheureux Eymard devait reprendre cette pensée), on ne trouve que chez les esclaves cette appartenance totale, qui caractérise la « vraie dévotion ». L'acte consécratoire, écrit le R. P. Pilet, s'étend à toutes les œuvres satisfactoires et impétratoires. Il abandonne même les œuvres méritoires, mais pour que Marie nous les garde et embellisse... Donc tout sans exception. » On a donné à Marie tout ce qu'on a reçu, dans l'ordre de la nature, et dans l'ordre de la grâce, et dans la mesure où l'on peut en disposer. Excepté les mérites — qui sont incommunicables —, c'est donc tout, absolument tout. Libéralité plus totale que dans « l'acte héroïque », lequel ne vise que les œuvres satisfactoires. *Vade, vende omnia, et da*; ici, sans même choisir à qui tu donneras; Marie choisira elle seule. Encore une fois, une telle pratique du renoncement, de l'indifférence, de la charité, ne peut manquer d'être sanctifiante, très sanctifiante. Elle ne se recommande pas à tout le monde. Mais on ne peut qu'applaudir à ceux qui l'adoptent.

F. Gellé.

*Don Bosco* (1)

L'Italie vient de voir monter sur les autels « son saint Vincent de Paul », Don Bosco, le fondateur si populaire des œuvres salésiennes, mort il y a une quarantaine d'années. Sa béatification, couronnée par l'illumination de Saint-Pierre, put être comparée aux fêtes en l'honneur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

En France, la figure de ce saint est encore peu connue. Il faut remercier le R. P. Auffray de nous la montrer et de façon si complète, bien que sans longueur. Documentation serrée et sérieuse; style rapide, nerveux en même temps qu'agréable; composition habile qui combine heureusement l'ordre psychologique et l'ordre chronologique, dans cette vie si pleine et si curieuse. Telles sont les qualités les plus saillantes de cet ouvrage. Il se recommande spécialement aux éducateurs, aux directeurs d'œuvres, mais aussi à tous ceux qui ont le simple souci de réaliser la vraie vie chrétienne et de voir les saints à l'œuvre de tous les jours.

*Madame Swetchine*

Le R. P. Rouet de Journel nous présente une nouvelle vie de Madame Swetchine (2). Eminent spécialiste des questions russes, le R. Père était tout désigné pour mettre en lumière cette belle figure d'une des plus illustres converties de l'orthodoxie russe. Cependant il croit devoir s'excuser, car, dit-il, « à quoi bon écrire une vie de Mme Swetchine, et n'y a-t-il pas une singulière outrecuidance à l'entreprendre après M. de Falloux, qui se fit biographe après avoir été ami intime? » Mais Falloux a voulu écrire le plus tôt possible après la mort de Madame Swetchine, et la précipitation lui a fait négliger de nombreux documents. Le P. Rouet de Journel a dépouillé toutes les « archives Swetchine » conservées pieusement au château du Bourg-d'Iné par M. le Comte de Blois. C'est avec raison que le nouveau biographe a repris tout le

(1) A. Auffray, *Le B^x Don Bosco*. Lyon, Vitte, 1929, in-8, 560 p. 20 fr.

(2) *Une Russe catholique, Madame Swetchine, d'après des documents nouveaux*. Un vol., petit in-8 de 400 pages. Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris-8^e.

travail; il a pu ainsi développer des points omis ou à peine étudiés par Falloux.

Le R. Père nous fait vivre en contact intime avec Madame Swetchine; dans de nombreux extraits de ses lettres ou de ses notes nous entendons sa voix; il nous semble vivre avec elle. L'abondance des citations n'alourdit pas le récit : c'est une vie qui se déroule sous nos yeux. De cette biographie si attachante les admirateurs de Madame Swetchine seront reconnaissants à son nouvel historien.

Nous avons été surtout intéressés par le récit de la conversion, étude psychologique fouillée. Nous y admirons l'évolution intellectuelle de celle qui devait guider les autres après avoir parcouru pas à pas le chemin de la vérité, mais aussi nous devinons l'action de Dieu guidant cette grande âme et lui donnant enfin la lumière.

Nous avons goûté aussi le chapitre sur Madame Swetchine éducatrice. Quelle compréhension parfaite de l'éducation! ce n'est pas une discipline imposée du dehors, mais une ligne de conduite rationnelle proposée à l'adolescent et acceptée librement par lui : « Faire obéir ici ne suffit pas, il faut corriger, redresser lentement, on n'a rien gagné si l'on n'a pas rendu la volonté auxiliaire d'une intelligence plus éclairée » (p. 120).

Que d'exemples utiles puiseront dans cette vie les chrétiennes appelées à exercer une influence autour d'elles! Madame Swetchine fut directrice d'âmes, de grandes âmes, sans s'imposer jamais à personne : l'élévation de son esprit et la noblesse de son cœur attiraient ceux qui l'approchaient.

A.-J. FAIDHERBE.

## *Ames de prêtres*

*Une âme conquérante*; ainsi est qualifié et nous est présenté l'abbé Ernest Deschamps (1). Non pas qu'il ait eu une longue carrière; ni que des œuvres nouvelles et retentissantes aient jalonné sa route. Au contraire : vie brève et toute simple de professeur de petit séminaire, et ensuite de vicaire de paroisse.

(1) *Une âme conquérante, L'abbé Ernest Deschamps, vicaire à St-Joseph du Havre (1891-1926)*, par le R. P. V. Hermel, O. P. Imprimerie Micaux Frères, Le Havre. 6 fr.

Mais âme de feu, brûlant d'un zèle vraiment apostolique; flamme trop tôt éteinte qu'on a voulu ranimer, afin d'en prolonger l'éclat bienfaisant.

C'est sous ce symbole d'une lumière éclairant et échauffant les âmes, que le P. Hermel nous présente ce prêtre. « Une belle aurore », « Le plein midi », « Où s'allumait la flamme », « Le soir descend » : tels sont les titres qui recouvrent, en des aperçus vivants et alertes, l'étude des différents aspects de cette physionomie; le prêtre éducateur, le directeur d'âmes, l'ami des jeunes, l'ami de Dieu. Le plus souvent l'auteur s'efface derrière son héros pour le laisser parler, ou pour se faire l'écho des voix autorisées de ceux qui ont vécu dans l'intimité de l'abbé Deschamps. C'est donc bien une âme qui s'ouvre devant nous, une âme amie parce que sympathique et éprouvée, une âme qui sera demain ce qu'elle a été hier : conquérante.

C'est aussi une âme conquérante que nous présente M. l'abbé Aubry, aumônier du carmel de Compiègne, celle de son frère, le Père J. Aubry, docteur en théologie, ancien directeur de grand séminaire, missionnaire en Chine, confesseur de la foi (1) ». Ces titres, ainsi que les approbations et recommandations qui ouvrent le volume, ne laissent pas de nous impressionner. Au demeurant, rien de vain; cette présentation est amplement justifiée par la solidité et la valeur de l'ouvrage. Non seulement les séminaristes, mais les prêtres retireront de cette lecture le plus grand profit. C'est bien de « conseils pratiques » qu'il s'agit, mais qu'on se garde d'associer à ces termes rien de banal et d'ordinaire. Un passage entre cent autres en fera foi :

« Le programme de l'étude de la Bible est celui-ci : *la recherche du sens dogmatique*; pas autre chose, pas la recherche de la curiosité humaine, pas même la recherche du sentiment, des affections pieuses, non, rien que le sens dogmatique. Une fois que vous le possédez, vous avez tout. Car le sens dogmatique est le germe de tout bien. Je ne sais pas si dans l'ensemble des œuvres théologiques de saint Thomas ou de tous ses commentaires sur l'Ecriture Sainte on trouverait une seule exclamation, un seul : Oh! Et cependant, à chaque

(1) *Aux séminaristes. Conseils pratiques tirés du P. J.-B. Aubry.* Paris, Téqui, 1929. 10 fr.

ligne de ses ouvrages on se trouve en pleine contemplation, en pleine piété. » (p. 86)

On voit jusqu'où le P. J.-B. Aubry ramène l'étude de l'Ecriture Sainte, à l'acquisition de ce qu'il nomme le sens dogmatique. Ainsi envisage-t-il — sans cesser de demeurer « pratique » — chacun des aspects de la vie sacerdotale auquel il touche. « Ce qui domine chez lui, c'est le théologien, l'esprit dogmatique. Il avait foi en la puissance de la doctrine; la science sacrée avait attiré à elle ses merveilleuses facultés, et c'est à juste titre qu'on l'a appelé le *théologien apôtre*. Telle est sa caractéristique; telle est aussi la meilleure recommandation de son œuvre auprès des âmes en quête de nourriture substantielle et divine.

HYAC. MARÉCHAL, O. P.

## *L'Église de France* (1)

L'abbé Constant, reprenant un sujet déjà souvent traité, profite de l'œuvre de ses prédécesseurs pour nous donner un ouvrage sérieusement documenté. Après nous avoir fait le tableau de l'Église de France à la fin de la tourmente révolutionnaire, et montré la survivance de la France catholique, l'abbé Constant nous expose les vues de Bonaparte et les premières étapes vers le Concordat. Puis viennent les laborieuses négociations qui, à force de patience et de concessions, aboutissent à l'élaboration du Concordat de 1801. Les derniers chapitres retracent les douloureuses dissensions entre Napoléon et Pie VII; le livre s'achève par la chute de l'Empire et le rétablissement du Pape. Cette page d'histoire si complexe, qui a donné lieu à tant de jugements divers, est exposée par l'abbé Constant avec netteté, précision, et dans un style agréable.

FR. S. BÉZINE, O.P.

(1) *L'Église de France sous le Consulat et l'Empire (1800-1814)*, par l'abbé G. Constant, professeur à l'Institut catholique de Paris. — Un vol. in-12 de XXIX-396 pages; 24 fr., franco 26 fr. Gabalda, éditeur.

*Avec la permission des Supérieurs.*
**Imprimatur** : † CAROLUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN et FILS. — LIGUGÉ (Vienne).

# TABLE DES MATIÈRES DU TOME XX

AVRIL 1929-SEPTEMBRE 1929

## Les Principes et la pratique


**Antoine de Sérent.** — L'office divin source et méthode d'oraison . . . . . 388
**H. Bérard.** — Action et contemplation . . . . . 129, 241
**Dom E. Flicotaux.** — La Noël d'été . . . . . 278
**R. Garrigou-Lagrange.** — L'âme du saint sacrifice de la Messe. 486
**F.-D. Joret.** — L'enfance spirituelle . . . . . 17, 163
— Dieu contemplé dans son image . . . . . 473
**A. Lemonnyer.** — La communion à la messe . . . . . 5
— Grâce habituelle et vie surnaturelle . . . 369
**H.-D. Noble.** — L'envie et la haine . . . . . 32
— Le jugement téméraire . . . . . 378
**S. Zarb.** — La prière du Christ sur la Croix . . . . . 258


## Les Maîtres et les Modèles


**(Anonyme).** — La dévotion au Sacré-Cœur chez les Dominicaines des bords du Rhin aux XIII^e^-XIV^e^ siècles. 526
**J.-M. Allan.** — Sainte Chantal . . . . . 327
**M. Aron.** — Les Filles de Saint-Thomas . . . . . 445
**L. Carret.** — Camille Costa de Beauregard . . . . . 302
**A. Costedoat.** — Le bienheureux Michel Garicoïts . . . . 417
**R. Délègue.** — Les œuvres de Pauline Jaricot . . . . . 173
**E. Flicoteaux.** — Un saint que l'on oublie : le Précurseur du Christ . . . . . 401, 509
**G. Joannès.** — Sainte Geneviève . . . . . 198
**F. de Lanversin.** — Léon Harmel . . . . . 66
**L. Paulot.** — L'oraison selon M. Olier . . . . . 43

## Textes anciens

**B. Albert le Grand.** — Le sacrifice de la messe . . . . . 203
**J.-D. Folghera.** — Le « Pater » expliqué par saint Augustin . 88
**S. Thomas d'Aquin.** — L'oraison dominicale . . . 342, 451, 545

## Les Idées et les Œuvres

**(Anonyme).** — Une fondation dominicaine . . . . . 109
**J. Bonnecaze.** — Obstacles à vaincre chez les hommes pour la communion fréquente . . . . . 552
**Ét. Lajeunie.** — Théologie de la prière. — En plein paganisme. — La vie chrétienne au Caméroun . . . 351
**J. de Vathaire.** — Chronique de liturgie . . . . . 111

## Bibliographie

**A. Auffray.** — Le B. Don Bosco . . . . . 569
**J. Baeteman.** — Formation de la jeune fille. La vocation . . 361
**H. de Boissieu.** — Figures de carmélites en Belgique au XVII[e] siècle . . . . . 471
**A. van den Brule.** — Hubert Rohault de Fleury . . . . . 466
**R. P. Buffet.** — Vie du P. Mermier . . . . . 366
**H. Charasson.** — Deux petits hommes et leur mère. . . . 462
**J. Charton.** — Courtes méditations pour la jeunesse. . . . 362
**G. Constant.** — L'Église de France sous le Consulat et l'Empire . . . . . 572
**R. P. Coulet.** — L'Église et le problème de la famille. IV. L'école et le foyer. V. L'éducation et le foyer . 240
**L. Crénier.** — Une âme réparatrice . . . . . 367
**E. de la Croin.** — La vocation religieuse . . . . . 360
**F. Cuttaz.** — Le juste ou les précieux effets de la grâce sanctifiante . . . . . 459
**J.-M. Derely.** — Manuel des zélatrices de la croisade eucharistique . . . . . 364
**M. Dubruel.** — Les heures rurales . . . . . 461
**De l'Eprevier.** — Une Sœur blanche, Mère Marie Claver . . 472
**G. Gautherot.** — Septembre 1792, Histoire politique des massacres . . . . . 239
**H. Ghéon.** — La fille du sultan et le bon jardinier . . . . 366
**V. Hermel.** — L'abbé Ernest Deschamps . . . . . 570
**J.-L. Jansen.** — Testimonia de S. Alphonsi Mariae de Ligorio in Ecclesiae catholicae doctrinam atque vitam influxu. . . . . 367

**Jean-Joseph de Sainte-Thérèse.** — Ingénieuses tendresses de Jésus . . . . . 566
**C. Jéglot.** — La jeune fille . . . . . 464
**F. Klein.** — *Des fleurs et des fruits.* Alphabet des saints. — La Sainte Vierge dans l'Évangile. — De sainte Blondine aux pages du roi d'Ouganda . . . 461
**Mgr Laveille.** — Marguerite Sinclair (1900-1925) . . . . . 237
**A. Lemonnyer.** — Théologie du Nouveau Testament . . . 120
**P. Maranget.** — La messe romaine . . . . . 467
**G. Meunier.** — Révélations de l'amour divin. Julienne Norwich, recluse du XIV[e] siècle . . . . . 121
**Fr. Pilet.** — Le secret marial de la sainteté selon le B. Grignon de Montfort . . . . . 567
**Quinet.** — Carnet de préparation d'un catéchiste. Notes pédagogiques. . . . . 469
**Richaud.** — Veillées de prières . . . . . 124
**R. M.** — Le prince de ce monde . . . . . 229
**R. P. de Salinis.** — Marins et missionnaires. . . . . 363
**Turcan.** — Le directeur des catéchismes de première communion et de persévérance. . . . . 469
**M.-M. Vaussard.** — Le Carmel . . . . . 231